

Le Samedi

VOL. I.—NO. 39.

MONTREAL 8 MARS 1890.

LE NUMERO, 5 Cts
PAR ANNEE, \$2.50

UN RAISONNEMENT SUR



—Eh bien ! C'est oui. Il est vrai qu'il n'a que dix-huit ans. Mais qu'est-ce que c'est que trois ans de plus que lui ! Dans dix ans, j'en aurai bien trois de moins.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL

MONTREAL, 8 MARS 1890.

CHASSE-SPLEEN

Le rhume est une tempête sous-narine.

La mort est un huissier; les maladies sont ses assignations.

Les amours sans souffrances sont des fleurs sans racines.

C'est agréable d'avoir de l'esprit; on a toujours quelque bêtise à dire.

Inutile d'apporter une pantoufle à une dame qui a une dent déchaussée.

Peut-on tromper les autres, sans se tromper peu ou beaucoup soi-même?

L'amour est comme l'argent, le meilleur des valets et le pire des maîtres.

Vous ne pouvez vous passer de battoir qu'en autant que vous ne lavez pas.

La réflexion est un acte qui permet de commettre sciemment des sottises.

Le vent tourne souvent un parapluie, mais un homme le retourne rarement.

Les religieuses cloîtrées préfèrent être grillées dans ce monde-ci que dans l'autre.

Le mariage est la caisse d'épargne de l'amour dont on perd trop souvent le livret.

Le repentir est la dernière étape des pauvres créatures qui ne peuvent plus pécher.

Les deux choses les plus dures au monde sont le cœur d'un avare et la tête d'une femme.

Les hommes sont très inférieurs aux femmes, à moins qu'ils ne leur soient très supérieurs.

Défilez-vous du petit garçon qui mange des dattes sous prétexte qu'il veut tourner en almacha.

Rien n'est si transparent qu'un homme d'esprit: un sot cache son caractère bien plus aisément.

Le tambour imite le bruit du canon; c'est le meilleur de tous les instruments, il ne détonne jamais.

Rien ne tient tant de gens en servitude, que l'amour des plaisirs et la soif inextinguible de liberté.

Ce n'est jamais pendant qu'il avait le rhume de cerveau qu'un homme a pu accomplir de grandes choses.

Nous voulons que l'on nous aime pour nous, et nous aimons les autres pour les avantages que nous en tirons.

Un métaphysicien est un homme qui croit avoir bien instruit ses lecteurs quand il leur a donné la migraine.

En fait de musique il y a l'ut de poitrine et l'ut aux pieds McCarthy. L'un est du chant et l'autre du chantage.

Il y a plus loin d'un sot à un homme d'esprit que ne prétend le premier, mais il y a moins loin que ne pense l'autre.

Quel est l'homme qui peut se flatter, ayant déjà vécu, d'avoir eu, tous les dix ans, dix jours parfaitement heureux?

Tête sans cheveux, forêts sans arbres, pré sans verdure, sillon sans maïs, sont les plus tristes spectacles de la nature.

Nous voyons par le rapport des cours de justice que certains curés s'efforcent de prouver qu'ils sont l'oint du Seigneur.

Les plus belles leçons de patience nous viennent de la nature. C'est ainsi que les verres qu'on vexe ne se mettent jamais en colère.

Rien de plus facile que d'avoir un plat royal sans bourse délier. Il suffit de frissonner de froid: car le froid donne la chair de poule.

On a pu apprendre à écrire à des chiens, à des singes—mais jamais à des oiseaux. Et pourtant ce ne sont pas les plumés qui leur manquent!

—Oh! moi, disait le gascon, le vent m'est indifférent. Quand je le vois venir, je prends ma course... et je le tiens toujours à cinq cents pas derrière!

Pardon! Mais il faut le dire; malgré que le système féodal soit aboli, on n'a pas pu encore détruire chez les bossus, par exemple, les abus faits au dos.

Le neveu d'un vieillard des plus maussades a composé l'épithète de son oncle: "Il sera regretté de tous ceux qui ne le connaissent pas."

Un poète se demande s'il y a quelque chose de plus ardent que l'amour d'une femme. Oui, à votre connaissance: c'est un fer à cheval que le forgeron vient de terminer.

Les gens qui vivent dans un silence imposé par l'étroitesse de leur esprit et leur peu de portée, ont, dans les grandes circonstances de la vie une solennité toute faite.

Voici un homme bien malheureux. Non-seulement après son naufrage, il est tombé dans une île déserte; mais il est passé douze mois sans avoir un sou dans sa poche.

On admire certains hommes de ce qu'ils parlent des heures entières sur quelque chose. On doit admirer bien davantage les femmes qui parlent des heures entières sur rien.

A-t-on remarqué combien le fourrage joue un rôle important dans la vie de l'homme? On dit d'un malheureux qu'il est sur la paille, et des gens riches qu'ils ont du foin dans leurs bottes.

Jusqu'où s'étend le contrôle maintenant. Un musicien ambulancier a muni son singe d'une sonnette. Chaque fois que le singe reçoit un sou des spectateurs, il est obligé de faire résonner la sonnerie.

Quoi de plus terrible que la situation d'un homme qui ne se retient du troisième étage que par un orteil sur le rebord de la fenêtre! Il ne lui reste qu'une chose à faire; c'est de se réveiller dans un bon lit.

Le génie, la passion, l'héroïsme, tout ce qui est grand, ne poussent pas en serres, ne grandissent pas en cage. Ce sont des fleurs d'orage ou des oiseaux de tempêtes; il leur faut la liberté, l'infini et le danger.

On raconte dans un cercle qu'un vieux général qui a une jambe de bois, vient de se fouler le pied.

—Lequel? demande le marquis de Calino avec le plus vif intérêt.

Un homme de génie vient d'inventer des peintures de portes pour ceux qui oublient toujours. Non-seulement elles se ferment toutes seules; mais elles donnent un coup de pied au monsieur qui a négligé de les ramener.

Problème à nos lecteurs: Deux frères ont à se diviser la maison paternelle. L'un des frères dit à l'autre: "Pour ne pas avoir de difficultés puisqu'il nous faut diviser la maison en deux, je vais prendre le dedans, tu vas prendre le dehors." Ce frère avait-il raison?

Une de nos lectrices nous écrit qu'elle porte une paire de chaussettes qui lui a duré quinze ans. Tous les printemps elle en renouvelle le pied, et tous les automnes la partie de la jambe. On n'a pas d'idée comme ce procédé prolonge l'existence d'une paire de bas.

Quand un homme s'est fait passer une voiture sur le dos, a le bras cassé, une oreille enlevée et a échappé à la mort par miracle, il faut qu'il soit bien malchanceux pour s'entendre dire par dessus le marché par le cocher: "Sapré animal, qu'est-ce que vous allez fouiller sous ma voiture?"

Mort du riche, heure de convoitises.
Mort du pauvre, heure du repos.

UN DEMI MILLION AU JEU

Dans une soirée:

Madame Attrappemouche, (désignant ses deux filles assises sur un canapé.) — Les voilà, mes filles, sur ce sofa. Il y a un demi-million entr'elles deux.

Deux amoureux s'empressent de les épouser; mais dans l'après-midi des noces, ils découvrent que le fameux demi-million entr'elles deux, c'était le banquier X... assis, le jour de la présentation, entre les deux beautés.

QUEL MALHEUR!

Une pauvre servante, à peine arrivée de son village, reçoit un billet pour aller entendre un opéra où l'héroïne meurt sur le théâtre. Sa maîtresse lui demande ensuite ses impressions.

—Le spectacle t'a-t-il plu?

—Je crois bien, madame, mais je n'ai pas vu la fin.

—Pourquoi cela?

—C'est que la première chanteuse est tombée malade. Elle ne pouvait plus se tenir sur ses jambes; et, dame! alors on a baissé la toile. Ça m'a fait bien de la peine.

CAUSERIE

Avez-vous le téléphone à votre domicile ? Si non, tant mieux pour votre repos et votre nerf-acoustique. Oui, je le dis et l'affirme au risque d'être entendu des employés du bureau central. S'il faut des preuves, je vais en fournir. On me dira peut-être : avant de chercher les incon vénients du téléphone, il faut en calculer les services. Bien ! Calculons.

D'abord, pour le premier jour de l'an, il y a un pour et un contre. La demoiselle de la maison peut recevoir les souhaits de bonne année, beau ou mauvais temps. D'accord. Voyons le contre, Plusieurs visiteurs sont au salon, lorsque soudain on demande mademoiselle au téléphone. Elle s'empresse de se rendre à la petite machine.

—Mademoiselle C... ?

—C'est moi.

—Veuillez accepter, ma bien chère amie, l'expression de mes souhaits les plus sincères pour la nouvelle année.

—A qui ai-je l'honneur de parler ?

—A monsieur L... T...

—Ce n'est certainement pas lui, car je connais sa voix.

—Ce n'est pas lui ? Dans tous les cas, au revoir, mon ange.

Et c'est fini, le téléphone se referme. Ce n'est pas amusant pour la jeune fille, n'est-ce pas ?

* *

Nous sommes aux jours gras. Vous vous préparez à aller en soirée, et vous savez d'avance que vous aurez beaucoup de plaisir, car on vous a dit le programme des amusements. Vous êtes sur le point d'endosser votre pardessus, lorsque la sonnette du téléphone se met à carillonner.

—Hello !

—Monsieur X... ?

—C'est moi-même.

—Attendez-nous ce soir, nous partons pour aller faire une petite veillée chez vous.

Et vous voilà flambé pour là-bas.

* *

Vous êtes à lire votre journal, et vous suivez attentivement les débats de l'Assemblée Législative au sujet d'un bill important. Mais voilà l'impitoyable sonnette qui recommence son tapage. Impatienté, vous courez au téléphone.

—Qu'est-ce ?

—Auriez-vous la bonté de passer au bureau de l'avocat un tel, demain à dix heures ? C'est pour le petit compte que vous devez.

Impossible de dire non, mais n'empêche pas que l'interruption est loin d'être intéressante.

Qu'en pensez-vous ?

Les incon vénients commencent à avoir la majorité.

* *

Vous êtes membre d'une société qui doit se réunir ce soir. Pour une raison à vous seul connue, vous déclinez l'honneur d'assister à cette assemblée, sous prétexte que vous n'êtes pas bien. Pendant votre souper, on vous demande au téléphone. Vous ignorez complètement ce qu'on vous veut, et vous entreprenez le dialogue suivant :

—Hello !

—Monsieur P... se porte bien ?

Comme vous ne connaissez pas encore votre interlocuteur, vous répondez sans hésiter :

—Parfaitement bien.

—Y a-t-il longtemps que vous jouissez d'une aussi bonne santé ?

—Depuis deux ans, je n'ai pas ressenti la plus légère indisposition.

—Vraiment ? Alors nous feriez-vous le plaisir de vous trouver présent à notre réunion de ce soir ?

C'est vous qui êtes attrapé de la bonne manière, et essayez de refuser après cela.

* *

On vous invite, par le téléphone, à vous rendre chez un de vos amis, jeudi soir, parce qu'il y aura une grande soirée. C'est avec plaisir et reconnaissance que vous promettez de vous y rendre. En effet, vous n'y manquez pas et vous arrivez à la maison indiquée de très bonne heure. Il n'y a aucun étranger, mais vous vous dites que vous avez été trop empressé et que les couples ne tarderont pas à faire irruption. Durant ce temps, vous entretenez la conversation avec votre ami, et les heures s'écoulent à votre insu. A votre extrême surprise, vous entendez sonner dix heures dans l'appartement voisin. Vous vous tournez vers votre homme :

—Mais dis-donc, les invités ne viendront pas ?

—Quels invités ?

—Ceux de ce soir, pardine ! Dix heures et personne d'arrivé.

—C'est que je n'attends personne.

—Et ta soirée ?

—Hein ! quoi ? ma soirée ?

—Mais oui, tu m'as téléphoné mardi, ce n'est pas pour rien.

—Tu veux rire ? Je n'ai jamais eu l'idée de donner une soirée ce soir.

Et c'est encore vous qui attrapez l'air !

* *

Quand mars poussera son dernier râle d'agonie, c'est alors que le téléphone vous en jouera des vilains tours ! Gare aux poissons d'avril, soyez constamment sur le qui-vive.

Maintenant vous ne pouvez le nier, les incon vénients l'emportent sur les services.

Je ne parle pas des maisons de commerce, car pour elles, le téléphone est indispensable. Cependant, les marchands en sont quelquefois victimes.

Je vais vous citer en terminant un exemple tout récent. Un honnête épiciier de la rue Notre-Dame reçoit l'ordre d'aller porter dix livres de café au No..... de la rue..... Aussitôt il envoie le commis chargé du paquet. Or ce commis est âgé de quelques quarante ans, et le voyage ne lui sourit pas. Mais n'importe, il se rend à l'adresse donnée.

—Vous avez fait demander du café ?

—Moi ? Pas du tout.

—Cependant, on a téléphoné ce matin...

—Il y a probablement erreur, car nous n'avons nullement besoin de café.

Et le commis s'en revient comme il était venu, chargé du précieux fardeau.

CARTOUCHE.

Montréal, 3 mars 1890.

LES LACS

(Composition d'un enfant de chœur.)

(Pour le SAMEDI)

Un lac est une certaine quantité d'eau réunie ensemble à la même place ; il y en a des grands et des petits, peut-être y en a-t-il d'autres. Les lacs se rencontrent généralement dans l'intérieur des terres, et presque jamais au bord de l'eau, c'est-à-dire au bord de la rivière. Les bords d'un lac en font tout le tour et sa profondeur dépend de la quantité d'eau pilée l'une sur l'autre.

D'après ce que j'ai appris, les lacs sont faits pour y pêcher, surtout s'il s'y trouve du poisson. Le poisson qui se nourrit en grande partie d'eau,

s'il ne peut se trouver une rivière, choisit de préférence un lac et donne à ses eaux de l'activité. L'étang dans les temps reculés était considéré comme un lac, mais pas aujourd'hui. Les lacs ne s'occupent pas beaucoup de la marée, l'action du vent, souvent, étant la seule chose à troubler sa surface.

Les lacs sont très portés, particulièrement en été, le Dimanche après la basse messe de cinq heures. Chaque lac a ses habitués et les connaît si bien que, quand en le parcourant ceux-ci se penchent en dehors de l'embarcation, il reflète la physionomie de leur visage. Certains lacs ne sont pas populaires en raison de l'accident répété qui y arrive si souvent.

Les lacs étaient connus avant l'époque pré-historique ; l'un des plus vantés est le lac de Niedermeyer si bien chanté par le poète Lamartine ainsi que par d'autres amateurs de musique qui ont eu les honneurs du rappel ; je ne me rappelle plus où ce lac est.

La mission des Grands lacs est d'attirer des établissements à l'entour ; ainsi au bord du lac St Jean, il y a une paroisse prospère, je ne sais plus laquelle.

A l'encontre des rivières qui vont toujours en courants, les lacs restent immobiles dans leurs lits.

On m'a dit que certaines personnes possédaient des lacs à eux tout seuls ? C'est l'accumulation du confort. Ces propriétaires collectent des droits de pêche, mais je crois que ce n'est pas pour la Douane, mais pour l'accise qu'est faite cette collecte par l'acquéreur.

Ce qui a quelque peu nui à la réputation des lacs depuis quelques années c'est qu'ils s'occupent de clubs ; depuis ce moment leurs attractions, si charmantes autrefois, sont des truites.

C'est bien agréable d'aller en petit groupe prendre le goûter au bord d'un lac ; c'est toutefois prudent de ne pas se servir de la nappe d'eau du lac pour y dresser le couvert.

ATSANNEN.

Québec, 1 Mars 1890.

ANGE OU COQUETTE

(Pour le SAMEDI.)

Dimanche dernier, j'assistais à la messe paroissiale de X... (P.Q.). L'office terminé, je me préparais à sortir, à l'exemple des autres hommes présents, lorsque je fus frappé par l'attitude curieuse d'une jeune fille placée à quelques cinq pas de moi.

Cette personne, que je n'avais pas remarquée jusqu'alors, était grande, bien faite, et passe, paraît-il, pour la belle de la paroisse. C'était pendant le dernier évangile que, par hasard, mon regard se porta sur elle pour la première fois.

Elle avait l'air recueillie et je la regardais depuis un instant comme un homme devrait regarder un ange, s'il lui était donné d'en rencontrer ici-bas ; quant à ma grande surprise je m'aperçus que de ses doigts mignons, "mon ange" pinçait avec vigueur la chair veloutée de ses joues.

J'étais bien en peine pour résoudre le problème que j'avais devant les yeux. Était-elle ce que j'avais cru tout d'abord, ou bien n'était-elle qu'une femme plus coquette que les autres ?

Était-ce par esprit de pénitence qu'elle mortifiait ainsi sa chair, ou bien était-ce seulement pour appeler un peu de couleur à ses joues peut-être un peu pâles ? Vous eussiez deviné comme moi que cette dernière hypothèse était la vraie, quand je la vis rajuster sa coiffure, passer sa main dans les touffes de cheveux châtain clair qui voilaient en partie son front ; et voir à ce que nul pli dans ses vêtements ne put nuire à sa grâce naturelle.

La voyant se lever pour sortir, je pris mon chapeau et mes gants et la précédai à la porte.

Je la revis dehors, mais ne put retrouver dans son regard l'air pieux qui l'illuminait quelques instants auparavant. Pourtant son œil brillait encore ; mais ce devait être d'orgueil et de coquetterie satisfaite ; car, à quelques pas de la place publique, elle fut accostée par un jeune galant et tous deux, comme par enchantement, disparurent au coin d'une rue.

CRITIQUE.

MAL TOMBE



Le Dr Toujoursur.—Je vois ce que vous avez. Il vous faut un changement d'air ; un voyage d'Europe par exemple.

Le patient.—Mais j'arrive de faire le tour du monde.

Le Docteur.—Eh bien ! Alors, c'est du repos qu'il vous faut.

EXCÈS DE TRAVAIL

A Ottawa, sur le pont des Sapeurs.
Deux nouveaux députés se rencontrent :
—Comment ça va ?
—Mal ! je suis brisé ; depuis un mois je travaille comme un nègre.
—Moi aussi.
Tous deux ensemble :
—Il est temps que la session commence.

LA CIRCULATION FUTURE DU SAMEDI

Nous trouvons ce qui suit dans les notes de notre astrologue.
La scène se passe en 1925 :
Un curieux.—Quelle est la circulation du SAMEDI ? Combien de mille numéros ?
Le gérant du Samedi.—Nous ne comptons plus les copies. Pas le temps. La semaine dernière nous en avons vendu 110 Tonnes.

COURANT POUR SON TRAIN

Etranger, (en grande hâte, une valise à la main.)
—Voulez-vous me dire l'heure, s'il vous plaît ?
Montréalais.—Je puis vous dire l'heure de ma montre, si cela vous va, mais elle est vingt minutes en arrière de l'heure des chars.
Etranger, (reprenant sa course.)—Je n'ai pas besoin de votre heure ; c'est celle des chars qu'il me faut.

POURVU QU'ON LE QUITTE

Un mot de Villemain, peu encourageant pour les journalistes.
On disait devant l'ancien ministre de l'instruction publique :
—Le journalisme mène à tout.
—Oui, répond-il, à condition de le quitter.

PAS GALANT

Au foyer de la Comédie-Française :
Chacun cherche à prévoir le genre de mort qui l'attend.
—Je crois, dit Coquelin aîné en se palpant d'un air préoccupé, je crois que je mourrai d'une maladie de cœur.
—Toi, lui dit Croizette, tu mourras d'un coup de pied dans le derrière.

UN DESSIN D'ARTISTE

Jeune artiste, (montrant un tableau).— Cette peinture représente Jonas et la baleine.
Acheteur en perspective.—Où est Jonas ?
Jeune artiste.—Voyez-vous comme l'estomac de la baleine paraît développé entre la queue et le cou ?
Acheteur en perspective.—Oui.
Jeune artiste.—C'est Jonas.

L'AVENIR LE DIRA

—Ton oncle est mort, Charlie ?
—Oui, il est mort hier.
—C'était un vieil excentrique, sais-tu ? Crois-tu qu'il avait la tête bien équilibrée ?
—Je ne le sais pas encore au juste, on n'a pas ouvert son testament.

CE QUE C'EST QUE DE LIRE LES ENSEIGNES

Mlle Champêtre.—Je voudrais voir madame Lucette & Cie.
Jeune modiste.—Madame Lucette est sortie, mademoiselle.
Mlle Champêtre.—Alors, demandez donc à madame Cie de bien vouloir prendre mon ordre.

CAS INCURABLE

—Dans notre village, on enrégistre à peu près un décès chaque année.
—Un décès par an ! Mais c'est beaucoup ; chez nous, on n'en a eu qu'un seul depuis cinq ans, et ça été le docteur.
—Un docteur qui n'a pas pu se guérir ?
—Non, le pauvre homme est mort de faim.

ET VOILA COMMENT ÇA SE FIT

Henri.—Quoi, vous vous mariez ? Vous si timide ! Je ne comprends pas comment vous avez pu vous décider à faire la demande.
Paul.—C'est tout simple. D'abord je n'ai rien dit ; elle non plus, et vous comprenez d'un mot à l'autre comme cela, nous nous sommes engagés.

MAUVAISE INSPIRATION

—Ma chère, je vais dire à M. Veusemarier de t'emporter une paire de patins.
—Oh ! papa, ne fais pas ça ! Je serais obligée de lui dire le point de ma chaussure. Je préfère m'en passer.

PART EGALE

Visiteur.—Eh bien ! père Michel, que faites-vous maintenant ?
Père Michel.—Je travaille pour monsieur Sanspeur, monsieur.
Visiteur.—A quoi ?
Père Michel.—A cueillir des framboises sur le terrain de madame Tuteseule.
Visiteur.—Est-ce qu'elle n'y fait pas objection ?
Père Michel.—Elle n'en sait rien, monsieur.
Visiteur.—Qu'est-ce que cela vous rapporte ?
Père Michel.—Monsieur Sanspeur me donne la moitié des framboises.

UN Foudre DE GUERRE



I

McCarty.—Montrez-moi le donc celui qui vient de me donner un *black eye*, et faites venir son cercueil par le téléphone !

II

Sullivan.—C'est bibi qui a fait cela ; ne faut pas pleurer !
McCarty.—Que je suis donc fier ! Vous allez me montrer ce coup-là ; c'est à Casey que j'en veux.

UNE ILLUSION D'OPTIQUE

QUEL HIVER.....



I

II

(L'apparence.)

(La réalité.)

L'homme de police.—Le chancard ! Je ne passe pas une fois ici qu'il ne prenne son petit coup.

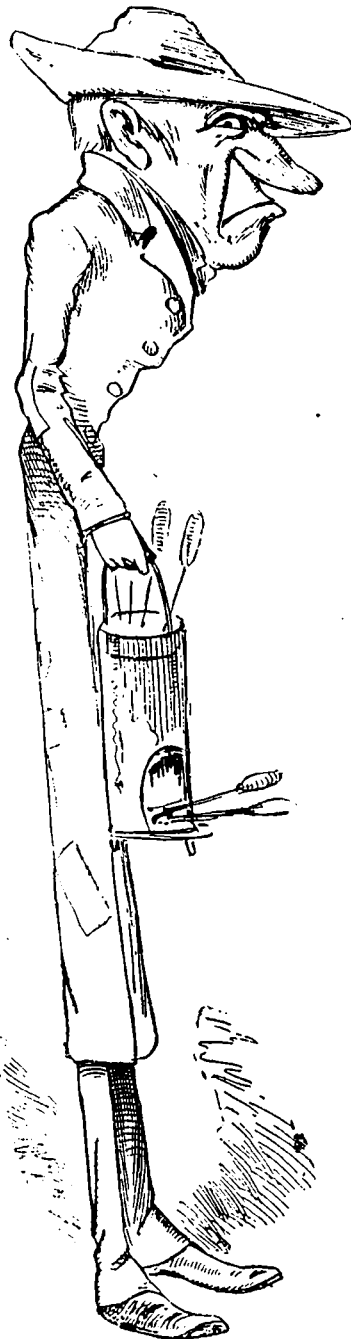
A prendre tous les quarts d'heure avec un peu d'ossa fetida.

Une tenue de livre en partie simple

LEÇON DEMOCRATIQUE



—Dis donc, Trinqueur, toi qui est fort en politique, qu'est-ce que c'est que le socialisme ?
 —T'es bête ! Tiens, censement, nous entrons chez un marchand de vin, un zinc, quoi. T'offres une tournée et tu payes ; j'en offre une et... tu payes.
 —Oui, mais je suis socialiste aussi !
 —Alors, c'est le zinc qui paye.
 —En supposition qu'il est socialiste aussi ?
 —Alors on se cogne.
 —Et la liberté ?
 —La liberté, c'est de faire ce qu'on veut ; mais pour ça, faut être le maître.
 —Et le patriotisme ?
 —A mon point de vue, le vrai patriotisme, c'est le sang des autres, comme les vraies affaires, c'est l'argent des autres.
 —Et la guerre civile ?
 —La guerre civile ! eh bien ! voilà : tu me tues aujourd'hui, je te tue demain ; c'est pas plus malin que ça !



POUR LES PLOMBEURS !

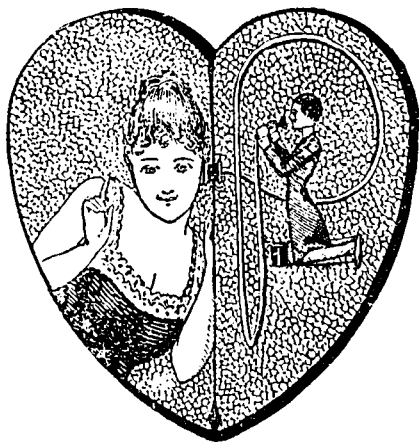
UN EFFORT D'ARTISTE



8 Mars 1890.—Ça balance : j'ai tout promis ; je n'ai rien tenu.

Edith.—Es-tu capable de me dire qu'est-ce qu'il joue-là ?
 Rose.—Il essaie de mettre " Au sang qu'un Dieu va répandre " en valse. Ça danse mal.

LES PROGRES DE NOTRE SIECLE



La presse des affaires ne permet pas un déplacement personnel. La demande en mariage se fait maintenant par téléphone.

LE DUELLISTE DÉLICAT

LE COUP DU CIGARE

Vos voisins d'en dessous vous ont informé qu'ils allaient partir le samedi de la semaine suivante, en train de plaisir, pour... peu importe.

Ils ont pris leurs billets à l'avance, ils vous les ont montrés, vous êtes sûr qu'ils les ont bien.

Il est trop tard pour les dissuader.

Mais réfléchissant que la petite dame est bien délicate pour affronter la fatigue de deux nuits en chemin de fer, dans ces trains où l'on est tassé, bourré, bousculé, vous vous dites : Ce mari-là veut tuer sa femme !

Bon, vous ne pouvez tolérer ça.

Vous ne dites rien, bien entendu, car dans le fait, ça ne vous regarde pas, mais vous suivez les mouvements de ces voisins et vous vous arrangez pour les retarder jusqu'à l'heure à peu près juste ; vous, au moment où ils n'ont plus que le temps de mettre leur chapeau, vous posez vivement deux bons pitons à leur porte, vous y passez un fort cadenas que vous fermez à clé, et vous montez tranquillement vous coucher avec la conscience satisfaite du devoir accompli.

Ils manquent naturellement leur train.

Si le mari ne vous soupçonne pas, c'est le meilleur, car entre voisins c'est tellement désagréable d'avoir des ennemis qu'on ferait tout pour les éviter.

Seulement, s'il est sûr que c'est vous qui lui avez évité de la fatigue, ne comptez pas sur sa reconnaissance, car en général le monde est ingrat.

Vous aurez probablement même une affaire avec lui.

Dans cette attente, achetez de ces cigares à fusée qu'on vend en Belgique. Fumez-en un pour savoir exactement au bout de combien de temps ils éclatent.

Gardez l'autre pour votre rendez-vous d'honneur.

Sur le terrain, allumez-le au moment de vous mettre en garde, et quand la minute précise de l'explosion doit se produire, fendez-vous de manière à être tout près du visage de votre ignoble adversaire.

La fusée part, aveugle ce scélérat, et vous, qui semblez tout surpris, vous le traversez de part en part dans un mouvement de distraction bien naturelle.

On vous blâmera, c'est évident, mais laissez dire.

Quel est l'homme qui pourrait se vanter de faire au goût de tout le monde !

En attendant, l'honneur sera tellement satisfait qu'il en fera probablement craquer la patte de son gilet dans un mouvement d'enthousiasme.

LE COUP DU BEC DE CORBIN

L'homme n'est pas parfait, n'est-ce pas, c'est connu.

Il peut donc très bien se faire, qu'un jour, en vous promenant, vous aperceviez une femme se jeter pardessus le pont, et qu'il vous vienne aussitôt la malencontreuse idée de la repêcher.

NOS CHERIS



I.—*Delle Octavie.*—Tiens, tiens ! Tommie en pantalons ! Comment aimes-tu cela ?

Tommie.—C'est *bully*. Si tu en mettais une fois, tu ne voudrais plus les ôter. Pourquoi que tu n'en mets pas ? Tu es bien assez grande !



II.—*La mère.*—Voilà longtemps que je te parle de tante Polly ; c'est elle.

Alfred (désappointé et se rappelant avoir déjà entendu parler à un perroquet).—Tante Polly, veux-tu un cracker ?



III.—*Juliette.*—Mets le parapluie un peu de mon côté ; parcequ'autrement, le monde va dire que nous sommes mariés.

Le mouvement est irréflecti, me direz-vous.

Eh ! parbleu, je le pense bien, autrement où serait l'excuse ?

Vous retirez votre redingote, votre chapeau, votre gilet, vous plongez, vous sauvez la dame.

Qu'arrive-t-il ? c'est que, premièrement : des gens qui ont cru que vous aviez pris vos vêtements en dégoût, s'empresent de les ramasser et de filer avec.

Deuxièmement : c'est que si quelques badauds vous disent des choses aimables, l'amant ou le mari de la dame, ne vous pardonnera pas... d'avoir commis une extravagance qui aurait pu vous coûter la vie.

Si c'est une dame âgée, les héritiers sont furieux.

Bref, c'est une mauvaise affaire que vous vous êtes mise sur les bras.

Il y aura tôt ou tard une provocation à votre adresse.

Préparez-vous à en sortir honorablement, en étudiant le coup suivant :

Rendez-vous sur le terrain en boitant d'une façon très marquée, et sur l'observation probable des témoins, déclarez vouloir vous battre quand même.

Seulement, votre douleur doit être déclarée tellement vive, que pour vous soutenir vous affirmiez la nécessité pour vous d'avoir une canne, afin de vous permettre de rompre ou d'avancer.

Cette canne qu'on vous tolère,—tout en admirant votre courage et en désespérant de votre peau,—devra être terminée par un bec rond.

Vous tenez votre épée de la main droite, votre canne de la main gauche, et tout en grimaçant de souffrances, vous y allez d'une ou deux passes.

Là, un de vos témoins dit aux trois autres : " Oh ! messieurs, voyez donc là-bas ! "

Les autres se retournent pour voir *là-bas* ; vous profitez de cet instant, et pendant qu'on ne vous voit pas, vous ramassez la jambe droite de votre adversaire avec votre bec de canne, et dès qu'il est par terre : *Plan !*

L'honneur est tellement satisfait qu'il en tombe en enfance ; on est forcé de le remettre en nourrice.

LE COUP DE LA SANDALE

Vous êtes d'un certain âge, vous avez vos petites habitudes, c'est tout naturel. Ainsi, par exemple, vous prisez ; eh bien ! il peut parfaitement arriver que, dans un moment de distraction, vous introduisez votre petite *prissette* dans l'œil de votre propriétaire au lieu de vous la fourrer dans le nez.

La classe bourgeoise, qui n'a pas la distinction des gens nés, a peu d'égards pour ce qu'on appelle le monde, le vrai, le nôtre.

Loïn de s'affliger sur votre état mental, cet espèce de propriétaire crierait, vous dira de ces mots qui déshonorent le larynx.

Ce drôle se permettrait de vous appeler vieille bête qu'il ne faut pas s'en étonner.

Ne pas s'en étonner, c'est bien, mais le tolérer, ce serait piat.

Soyez gentleman, et répondez à ce mannoquin : Monsieur, mes cheveux quoique blancs ne se laisseront pas marcher sur les pieds, demain vous aurez l'honneur de recevoir de mes nouvelles.

Résultat : rencontre.

Avant l'action, et sous prétexte d'habitude de votre part, mettez des sandales de salle.

Placez-vous en garde, faites quelques passes, puis, tout d'un coup vous rompez, et en vous équilibrant sur la jambe gauche, lancez de la jambe droite votre sandale dans la figure de votre adversaire.

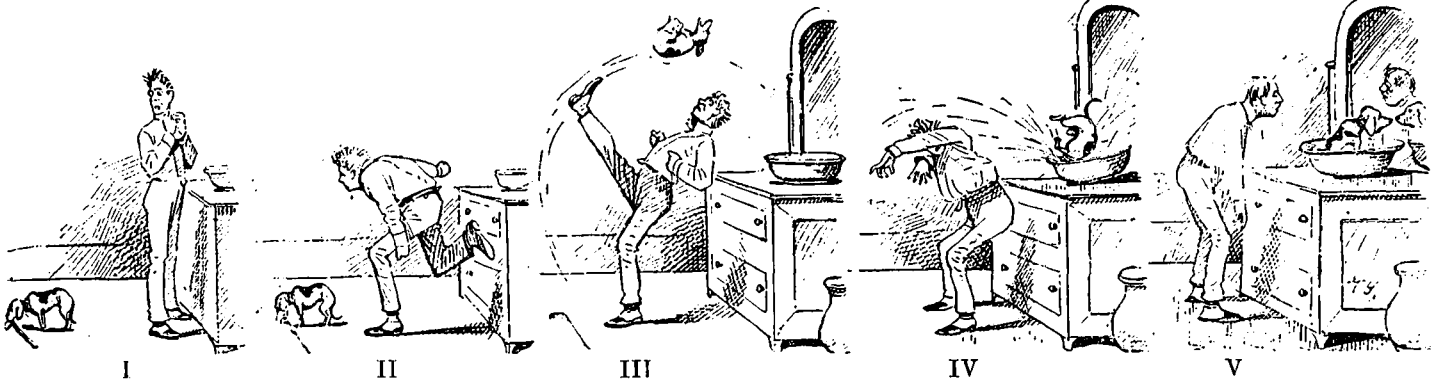
Retombez en pointant, et au moment où votre vis-à-vis est encore sous le coup de l'étonnement... parfait vous avez saisi.

Ses témoins vous feront peut-être une observation ridicule, mais vous n'avez qu'à leur montrer vos sandales en disant : c'est un petit malheur, mais que voulez-vous, elles me sont un peu grandes. L'honneur sera tellement satisfait, qu'il achètera des lunettes vertes pour les chevaux des chars urbains qui ont la vue fatiguée.

ATHOS.

(A suivre.)

UN CERCLE VICIEUX



I —Polisson ! Laisse ma canne. II —Tiens ! III —Attrappe ! IV —Ça ne doute de rien, ces animaux-là. V Carlo.— Est-ce encore nous autres que je vois ?

MOTS D'ENFANTS

Le petit Lucien.—Papa, veux-tu me donner un morceau de ce gâteau ?
Papa.—Oui, mais promets-moi de ne pas le dire à maman.
 (On mange le morceau.)
Le petit Lucien.—Donne-m'en encore un, s'il vous plaît.
Papa.—Non, c'est assez.
Le petit Lucien.—Si tu ne m'en donnes pas, je vais le dire à maman que tu m'en a donné. (Il l'a eu.)

Bob, (devant un miroir).—Est-ce Dieu qui m'a créé, maman ?
La mère.—Oui, c'est lui.
Bob.—Eh bien, il peut se vanter d'avoir fait un bel ouvrage avec mes deux dents de devant.
Le professeur.—Tu as dix doigts, n'est-ce pas ? Tu t'en fais couper trois, qu'est-ce qui arrive ?
Tommie.—Je ne prends plus de leçons de musique.

Le petit Gabrielle fait sa prière devant sa maman :
 Arrivé à la phrase du *Pater* : " Et pardonnez-nous offenses, comme nous pardonnons..." il s'arrête subitement :
 —Tiens, dit-il, ça me fait penser que, ce matin, quand j'ai rencontré Georges, qui m'a griffé, j'ai oublié de lui flanquer des gifles. Attend-moi une petite minute.
 Toto, gentleman de cinq ans, a trouvé dans la cheminée, le matin de Noël, un magnifique polichinelle.
 Il contemple son jouet avec bonheur, le tournant et le retournant dans tous les sens.
 —C'est bien joli, s'écriait-il, mais comment que ça se casse ?...

APRES LE DINER DU MARDI GRAS



Après le mardi gras, on peut se faire le mercredi descendre.

UNE LEÇON



Le fils.—Tu crois cela, papa, n'est-ce pas ? on dit que les enfants d'aujourd'hui sont plus beaux que leurs parents.
Le père.—Rien de plus vrai, mon enfant. Et c'est maintenant que je comprends combien j'ai dû être laid dans ma jeunesse.

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

M. D... disait d'un homme excessivement gras : " Que la nature ne l'avait créé que pour montrer combien la peau humaine peut s'étendre sans crever."
 * * *
 Le Brun ayant lancé contre Baour Lormion l'épigramme suivante : Sottise entretient l'embonpoint. Aussi Baour ne maigrit point. Baour Lormion riposta :
 Le Brun de gloire se nourrit : Aussi voyez comme il maigrit.

Un monsieur reçut dernièrement une lettre non affranchie, pour laquelle le facteur lui fit payer cinq centins.
 Elle commençait par ces mots : " Monsieur, votre lettre d'hier porte dans toute sa teneur le cachet de la fausseté." La réponse fut prompte et courte : " Monsieur, votre lettre d'hier aurait bien dû porter le cachet de la poste."
 * * *

Dans un omnibus :
 Dernièrement, dans un omnibus, un voyageur peu poli, s'écria trop haut en voyant monter à côté de lui, une dame plus que dodue :—Les omnibus ne sont pas fait pour recevoir des éléphants !
 A quoi la dame répondit :
 —Monsieur, l'omnibus est comme l'arche de Noé ; l'on y voit toutes les espèces de bêtes.

Loulou à son papa qui vient de faire l'aumône à un mendiant.
 " Pourquoi as-tu donné deux sous à ce bonhomme ?
 " Pour qu'il puisse manger du pain."
 Le soir, à table, maman dit au petit :
 " Tu manges tout sans pain à présent ?"
 " Pour que papa me donne des sous."
 * * *

Un abonné au téléphone, demandait à être mis en communication avec son médecin.
 L'abonné.—" Ma femme se plaint de douleurs vives dans la partie postérieure du cou, accompagnées de nausées."
 Le docteur.—" elle doit avoir la malaria."
 L'abonné.—" Que faut-il faire ?"
 A ce moment, l'employé à la station centrale, change le courant par erreur, et l'infortuné mari reçoit la réponse que faisait un ingénieur mécanicien au propriétaire d'une grande manufacture.
 L'ingénieur.—Je crois que l'intérieur est tapissé d'incrustations d'une épaisseur assez considérable : laissez-la refroidir cette nuit, et demain matin prenez un marteau et battez-la vigoureusement, ensuite vous introduirez, pour l'orifice principal et vers la partie défectueuse un jet d'eau sous forte pression que vous laissez couler à volonté.
 A sa grande surprise, le docteur n'a plus revu son client.

JOE.

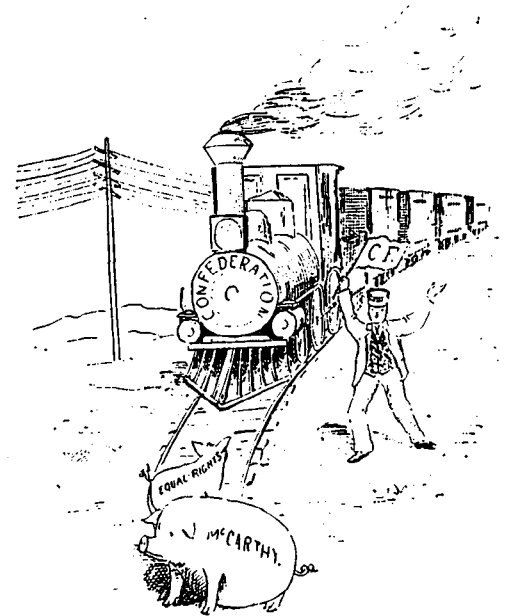
BÊTE ET BÊTE

Entre députés :
 —Vous savez, ce pauvre P... il a fait une battue aux ours, et il s'est blessé !...
 —C'était à prévoir... Pourquoi s'amuse-t-il à chasser la grosse bête ?...

UNE LEÇON DE PERFIIDIE

Manière ingénieuse de dire du mal de quelqu'un en ayant l'air d'en dire du bien :
 —Chose ? Oh ! c'est un galant homme dans toute l'acception du mot ! D'une honnêteté scrupuleuse !
 Et on ajoute négligemment :
 —Du reste, je n'ai jamais été en relations d'affaires avec lui.

MCCARTHY ET LA CONFEDERATION



Baptiste.—Clear the track !

LA CHATTE DE LA MAISON



I

Vivent nous autres ! Il n'y a pas rat qui tienne.

II

—Qu'est-ce qu'ils ont laissé dans l'armoire ?

III

—La bourgeoise se nippe depuis quelque temps.

IV

—Arrête-toi donc, Tom ! Si tu es sérieux, dis moi le tout de suite.

SAGE PRÉCAUTION



(Au restaurant.)

—Garçon, puisque je vous tiens, commandez-moi donc une sole au gratin pour le 15 de Mars... parce que je n'aime pas à attendre.

PAS A LA BONNE PLACE



Charles du Flair (descendant l'escalier le matin de sa fête)—Ma chère, tu les as réussies à merveille. Elle me vont dans les pieds comme un gant.

Madame du Flair.—Qu'est-ce que tu me chantes-là ? Ce sont tes oreilles de casque.

UN QUART D'HEURE CHEZ LE BARBIER DU SAMEDI



I

Au repos.

II

Avalanche.

III

A rebrousse poil.

IV

Quel bon rasoir.

(A continuer.)

DE LA CHAUSSURE EN FRANCE DEPUIS LE XI^e SIECLE JUSQU'A NOS JOURS

On ne saurait parler de la chaussure sans parler aussi des cordonniers et de leurs patrons, saint Crépin et saint Crépinien, deux frères martyrs, qui, vers la fin du troisième siècle, sous le règne de Dioclétien, vinrent de Rome avec saint Denis pour évangéliser les Gaules.

Quelques contrées reconnaissent aussi saint Anien comme patron des cordonniers. A l'égard de ce dernier, on raconte que le soulier de saint Marc s'étant déchiré à son entrée à Alexandrie, l'apôtre le donna à raccommoder à un cordonnier de la ville nommé Anien. Saint Marc eut vite converti l'artisan, et le trouva bientôt si vertueux, si fervent et d'une intelligence si merveilleuse, qu'il n'hésita pas à l'établir évêque d'Alexandrie en son absence.

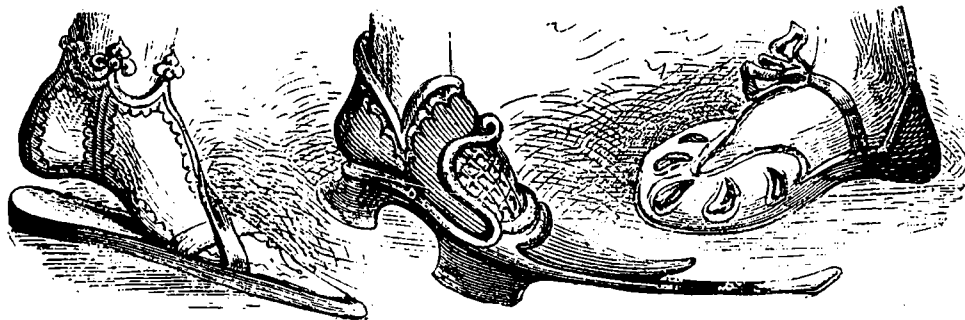
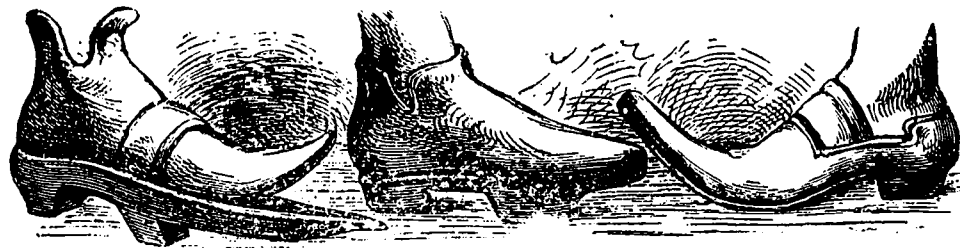
Mais revenons à saint Crépin et à saint Crépinien.

Ils étaient arrivés à Soissons, où chacun leur refusait une hospitalité que leur qualité de chrétien rendait dangereuse. Résolus, suivant le précepte de l'Apôtre, à vivre du travail de leurs mains, ils apprirent alors le métier de cordonnier et y firent bientôt de rapides progrès. La foule ne tarda pas à accourir, car leur désintéressement laissait chacun libre de les rétribuer suivant leur fortune, et la parole divine qui tombait de leurs lèvres opéra de nombreuses conversions.

Maximien Hercule, associé à l'empire par Dioclétien, eut connaissance de ces faits, et envoya contre Crépin et Crépinien Rictius Varus, le ministre de ses cruautés, qui gouvernait alors la Gaule Belgique avec le titre de consul et le grade de préfet du prétoire. En ce moment les deux frères étaient à Soissons, faisant des souliers pour les pauvres.

Crépin et Crépinien, interrogés par le préfet sur les dieux qu'ils adoraient, répondirent qu'ils n'en adoraient qu'un, le vrai Dieu, et ils ajoutèrent qu'ils méprisaient Jupiter, Apollon et Mercure.

Rictius Varus les chargea de chaînes et les conduisit à l'empereur; celui-ci ordonna qu'on les traduisit devant lui comme coupables d'avoir violé les édits impériaux. Il leur dit: "Apprenez-moi quelle est votre religion et quelle est votre origine." Ils répondirent: "Issus de familles connues à Rome et recommandables, nous sommes venus dans les Gaules pour l'amour du Christ, qui est, avec son père, le seul Dieu éternel et créateur de toutes choses. Nous le servons avec foi et vive dévotion, et nous souhaitons, tant que la vie animera ces membres, de persister dans son culte et son obéissance." Transporté de colère à ces paroles, Maximien s'écria: "Par la vertu des dieux! si vous n'abjurez cette folie, je vous ferai périr dans de terribles tourments, pour que vous serviez d'exemple. Si, au contraire, vous sacrifiez aux dieux, je vous comblerai de biens et d'honneurs." Les saints répliquèrent: "Tu ne

CHAUSSURES DU XV^e SIECLE

nous effrayeras pas par tes menaces, nous, pour qui la mort est un bien. Garde pour les tiens les richesses et les distinctions; nous les avons déjà dédaignés autrefois pour la cause du Christ, et nous sommes heureux de les dédaigner encore. Toi-même, si tu connaissais et aimais le Christ, tu mépriserais non seulement les richesses et l'empire même, mais toutes les vaines pompes des démons." Maximien répondit: "Qu'il vous suffise d'avoir perdu jusqu'ici beaucoup de mes sujets par vos maléfices et vos méchants arts! — Malheureux! répliquèrent les martyrs, tu méconnaissais le Dieu bon qui t'a élevé à l'empire malgré ton indignité." Outré de fureur, Maximien les livra à Rictius Varus, lui enjoignant de les faire périr de la mort la plus cruelle.

Le ministre du tyran se hâta de seconder sa fureur en les faisant suspendre à une poulie et frapper de verges. Mais les deux martyrs, soutenus par de célestes visions, imploraient le secours et l'aide de Jésus-Christ. Rictius Varus ordonna qu'on leur enfonça des chevilles entre les ongles et la chair des doigts, et qu'on leur tailla des lanières dans la peau du dos. Les bourreaux obéirent, mais sans avoir la joie de leur arracher un seul cri. Saint Crépin et saint Crépinien souriaient au milieu de ces cruelles tortures; ils priaient seulement le Seigneur de les arracher à l'homme criminel qui s'était emparé d'eux.

Dieu les exauça, et ils rejetèrent de leurs doigts les chevilles avec une telle force, qu'elles tuèrent, affirme-t-on, quelques bourreaux et en blessèrent d'autres.

Rictius Varus ordonna alors qu'on leur attachât des meules de pierre au cou et qu'on les je-

tât dans la rivière d'Aisne. Mais les confesseurs de la foi, rayonnants de bonheur et protégés par Dieu, gagnèrent l'autre rive sans avoir même été saisis par le froid, qui était très rigoureux. Rictius Varus, exaspéré par ce nouveau miracle, les fit charger de liens et plonger dans une cuve remplie de plomb fondu; mais Dieu les préserva de toute brûlure... tandis qu'une goutte de plomb bouillant sauta aux yeux de Rictius Varus et l'aveugla. Le ministre de Maximien, au lieu de se convertir à l'Evangile, ordonna alors qu'on mêla ensemble de la poix, du suif et de l'huile, et qu'on y plongeât les deux frères. Les martyrs redoublèrent de prières en disant: "Seigneur, tu peux nous délivrer des tortures de cet impie."

Et un ange apparut, qui les tira du feu exempts de douleur.

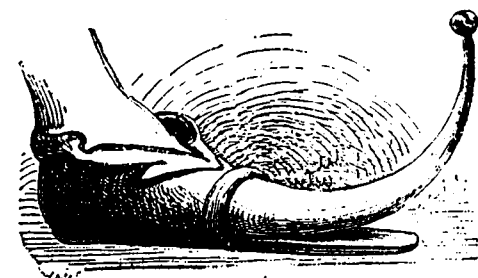
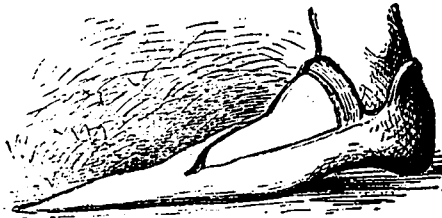
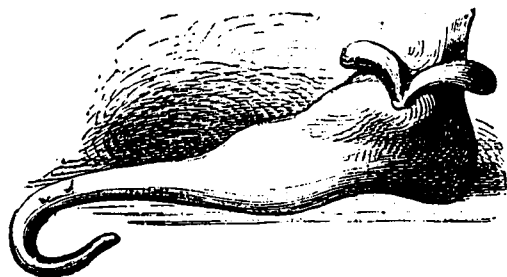
Rictius Varus, aussi humilié que furieux de voir tous ses supplices inutiles, se précipita dans les flammes et y perdit la vie.

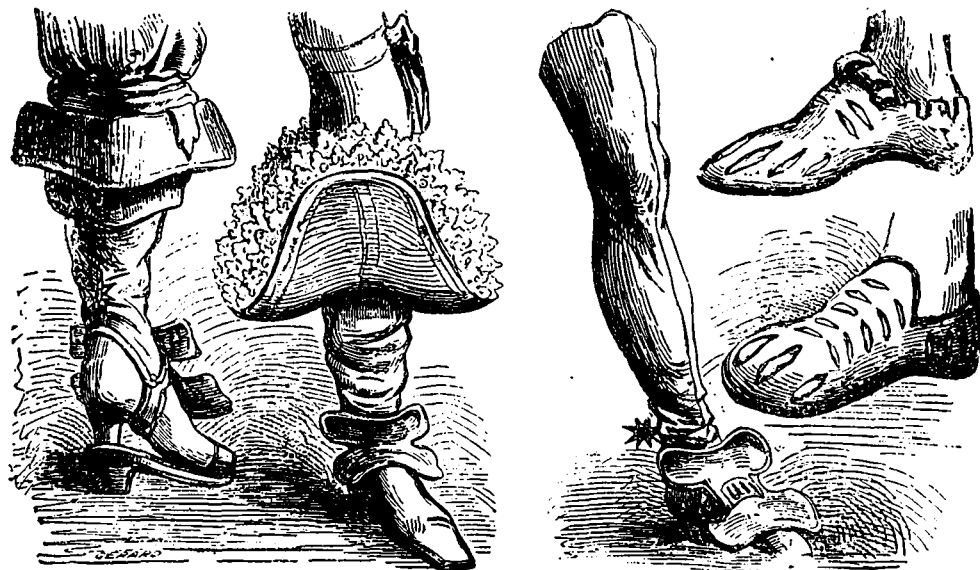
A cette vue, les deux martyrs supplièrent Dieu de les rappeler à lui. Le Seigneur les exauça dès le lendemain, car Maximien, apprenant ce qui s'était passé, donna immédiatement l'ordre qu'on leur tranchât la tête, ce qui eut lieu le huitième jour des calendes de novembre de l'an 287 ou 288, dans une plaine nommée depuis Saint-Crépin en Chaye, entre la rivière et les prisons de la cité.

Leurs corps, abandonnés à la voracité des chiens et des oiseaux, furent protégés par la toute-puissance de Jésus-Christ. Un pieux vieillard, nommé Roger, et sa sœur, Pavia, leur donnèrent la sépulture dans leur propre maison, qui devint bientôt un lieu de pèlerinage pour les fidèles. Le clergé et le peuple se réunirent plus tard pour transférer, en grande pompe, les corps sacrés dans des sépultures dignes des deux martyrs. Au moment où la barque qui portait ces précieux restes atteignit le rivage, il se présenta un enfant aveugle, sourd et boiteux, qui fut guéri soudainement de toutes ses infirmités après avoir touché dévotement le couvercle du cercueil. Les saints furent enfermés dans deux tombeaux... On érigea plus tard sur l'emplacement qu'ils occupaient, une grande église, où se sont accomplis beaucoup de miracles.

Telle est, en substance, la légende de saint Crépin et de saint Crépinien d'après Surius.

Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*, s'est avisé de contester l'existence de saint Crépin, qui, selon lui, ne serait que la personification abstraite des cordonniers en général. "Voici ce qu'il me semble, dit-il: à quelques saints, on a assigné des offices selon leurs noms, comme par exemple, quand on a fait saint Crépin cordonnier et patron des cordonniers, je me persuade totalement qu'on s'est souvenu de *crepida*, mot latin (pris du grec) qui signifie *pantoufle*,

CHAUSSURES DU XVI^e SIECLE

CHAUSSURES DU XVII^e SIÈCLE

telement que saint Crépin serait autant à dire, en bon français, que saint *Pantouffier*."

Santeuil, de son côté, ne niait pas l'existence des deux frères martyrs, mais il parlait d'eux sans beaucoup de respect : il disait qu'on les regardait dans le monde comme de petits saints sortis de la lie du peuple, et que le public, excepté les cordonniers et les savetiers, serait fâché d'y avoir beaucoup de dévotion.

Quoiqu'il en soit, il est regardé comme certain que, vers l'an 649, l'évêque de Soissons, Anserik, transféra solennellement les reliques de saint Crépin et saint Crépinien, de la crypte où elles reposaient, dans la basilique construite au-dessus de cette crypte.

En ce qui concerne la chaussure, dont nous devons parler spécialement dans cet article, disons d'abord que le mot *soulier* vient du latin *subtalaris*, sous le talon.

En remontant aux premiers temps, on trouve que les souliers étaient connus et faits d'une étoffe dont la mode varia la couleur. Le prophète Ezéchiel fait ainsi parler le Seigneur à Olla : "J'ai juré un pacte avec toi. Je t'ai donné des souliers bleus, une ceinture de coton ; tu as été parée d'or et d'argent, nourrie de bon pain, de miel et d'huile, et, après cela, tu as mis confiance en ta beauté."

On trouve encore dans le Deutéronome que, pendant les quarante ans que les Hébreux passèrent dans le désert, leurs souliers ne se sont pas usés, qu'il en fut de même de leurs habits, et que ceux des enfants croissaient avec eux et s'élargissaient merveilleusement à mesure qu'ils grandissaient. — Saint Justin cite le même fait dans son dialogue avec Triphon.

L'immense corporation des cordonniers, qui date donc vraisemblablement de quinze siècles avant Jésus-Christ, a rencontré depuis quelques années deux savants historiens : le premier, M. Paul Lacroix, autrement dit le bibliophile Jacob, a publié une histoire de la chaussure depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, suivie de l'histoire *serieuse et drôlatique* des cordonniers et des artisans dont la profession se rattache à la cordonnerie ; le second, M. Charles Vincent, a publié à son tour une histoire de la chaussure, de la cordonnerie et des cordonniers célèbres.

Ces deux livres, d'un sérieux intérêt historique et anecdotique, ont épuisé la matière, et nous y renverrons les personnes, artistes et autres, qui désireraient approfondir ce curieux sujet, que nous allons simplement effleurer ici.

Le poète Voiture disait plaisamment que les cordonniers avaient été ainsi appelés par corruption de *cordonneurs*, parce qu'ils donnent des cors aux pieds. Mais les cordonniers n'ont pas toujours été jugés si impertinément, et, sans parler de leurs modernes historiens, nous citerons à ce propos l'opinion de M. Michelet dans un de ses derniers livres : "Qui ne voit que la plupart des métiers, si l'on n'y pénètre à fond, sont des branches réelles d'un art ? Ceux du *bottier*, du *tailleur*, sont bien près de la *sculpture*. Le dirais-

je ? Pour un tailleur qui *sent, modèle et rectifie* la nature, je donnerais trois sculpteurs classiques."

René d'Anjou, dans des statuts octroyés au quinzième siècle, appelait le métier de cordonnier *un des nécessaires métiers pour servir à toutes manières de gens*.

Cette appréciation est plus sage. Un cordonnier peut être adroit et travailler avec goût, mais là s'arrête et doit s'arrêter son importance.

Ces réserves faites, l'œuvre collective des cordonniers offre une étude intéressante en ce qu'elle nous montre en quelque sorte les empreintes dont chaque siècle a dû couvrir le sol que nous occupons à notre tour.

Et en effet, que de formes différentes affectées par la chaussure depuis la sandale et la babouche des femmes de l'ancienne Egypte jusqu'à la gracieuse bottine de nos élégantes ! Il n'y a pas une partie de la toilette qui ait subi plus de transformations, et de transformations souvent très heureuses.

Le rôle intéressant que joue le pied dans la structure humaine en a sans doute été la cause. Quoi de plus naturel, qu'on cherchât à orner le piédestal de l'homme, ce point extrême qui lui donne sa grâce et son assiette... De là vient cette locution : Regarder un homme de la tête aux pieds ; il est évident que les regards se portent d'abord sur le visage pour passer ensuite aux pieds sans la moindre transition.

Cette petite digression terminée, nous arriverons à notre sujet : De la chaussure en France depuis le onzième siècle.

Cordouanier, dont on fit plus tard *cordonnier*, vient naturellement de Cordouan (cuir de Cordoue), dont on faisait préférentiellement les chaussures depuis le onzième siècle, par cette raison qu'il était le plus fort et le mieux apprêté. Cordouan ne s'entendait pas seulement du cuir employé, mais de la chaussure elle-même.

Les houseaux, qu'on nommait aussi *sur-bottes*, étaient des brodequins mous et montants, une sorte d'étau pour les jambes, et enfin plutôt des guêtres que des chaussures ; ils étaient particuliers aux Parisiens, et les seigneurs mêmes ne les dédaignaient pas quand il s'agissait de s'aventurer dans les mauvais chemins.

Les chasseurs et les paysans en portent de toutes pareilles aujourd'hui pour se garantir de la boue et des ronces.

Les bottes et les bottines ont, pendant quelque temps, remplacé les souliers ; leur usage est ancien. On raconte que Conrad II, élu roi d'Allemagne en 1024, était d'une libéralité si grande, qu'un gentilhomme, ayant perdu une jambe à son service, reçut de lui autant de pièces d'or que sa boîte en pouvait contenir. — Louis XII voulut que la dalmatique et les bottes de Philippe, son fils, lorsqu'il se fit couronner à Reims en 1479, fussent parsemées de fleurs de lis d'or. Elles devinrent, dès ce moment, les seules armoiries des monarques français. Tous les portèrent en nombre illimité jusqu'au règne de Charles VII, qui les fixa à trois.

Au douzième siècle, outre les houseaux, il y avait les *estivaux*, qui étaient des bottines, des souliers à crevés qu'on pouvait porter en toute saison, ainsi que des souliers, des bottes et des sandales. Les souliers étaient retenus par des rubans ou des courroies qui servaient en même temps d'ornement. Pour l'hiver, les souliers étaient doublés de feutre : mais ils étaient d'un prix assez élevé pour n'être pas à la portée de tout le monde.

Des moines, voulant exprimer leur reconnaissance à un chevalier qui leur avait offert une de ses terres, lui firent présent de vingt-huit sols et d'une paire de souliers en cordouan.

Les bottes n'ont été fort longtemps en usage que pour aller à cheval, et cela nécessitait qu'elles fussent grandes, grosses et solides. Il y avait encore des chaussures légères qu'on nommait des *bottes* et qui tenaient lieu des pantouffles que nous portons aujourd'hui.

La sandale était pour les moines une simple semelle ou un demi-soulier, cela dépendait des statuts de l'ordre auquel ils appartenaient. Les sandales étaient aussi la chaussure ordinaire des évêques, qui en faisaient remonter les courroies jusqu'aux genoux ; elles se portaient généralement très peu serrées, afin que les pieds pussent s'y mouvoir à l'aise. Les sandales étaient faites de cuir ou de bois, ou bien de tous les deux à la fois ; mais le plus souvent de bois avec des brides étroites. Il y en avait aussi en corde qu'on nommait *estives*. On mentionne encore les *calige nocturnales*, sandales recousues au-dessus du pied ; on en chaussait le moine qui venait de mourir. Ces sandales étaient du même drap que le costume dont on revêtait le mort.

Les cordonniers du treizième siècle, trouvant tout à coup qu'on en usait trop simplement avec ses pieds, embellirent les bandelettes et les lacets qui servaient à fixer les chaussures, et imaginèrent de les croiser, de les nouer avec plus de recherche, et y adaptèrent des *boucelles* et autres accessoires.

Les galoches (de *gallina*), chaussure que Rome emprunta à la Gaule, devinrent fort en usage alors : la semelle était de bois, et la partie supérieure de cuir, avec des brides, absolument comme on la porte encore aujourd'hui. Les règlements de plusieurs monastères interdisaient aux moines d'en porter dans le chœur pendant les offices, à cause du bruit qu'ils auraient fait en marchant. Cette chaussure, qu'on doublait de laine, était surtout usitée pendant l'hiver.

Les religieux de l'abbaye de Montmartre obtinrent, en 1331, la permission de porter des bottes fourrées, à cause du grand froid qui régnait sur leur montagne.

Le cuir gaufré et frappé était déjà de mode, mais il était surtout destiné aux grands personnages, dont les bottes s'appelaient alors *bottes striées et cannelées*.

La soie s'employait aussi, mais pour les cas extraordinaires. Parmi les insignes qui servaient à la consécration de la personne royale, aux cérémonies du sacre, à Saint-Denis, se trouvaient entre le sceptre et la main de justice, des bottines de soie bleue, semées de fleurs de lis d'or, et qu'on appelait *sandales*. Le grand chambellan en chaussait le roi, en même temps qu'un des grands vassaux lui attachait les éperons dorés.

Le sire de Roye, chambrier de France sous Philippe-Auguste, portait des bottines entaillées aux jambes et terminées en pointe aiguë. Un portrait en pied d'un bourgeois de Senlis nous montre encore ces mêmes chaussures, et enfin nous les retrouvons dans le costume royal de saint Louis conservé dans les monuments de l'église de Poissy.

Un chroniqueur, scandalisé du luxe excessif qui commençait à se faire jour dans toutes les classes, le reproche ainsi aux jeunes filles de son temps : "Leurs vêtements sont bien loin de l'ancienne simplicité : des manches larges, des tuniques étroites, des souliers dont la pointe se recourbe à la mode de Cordoue ; tout enfin nous montre évidemment l'oubli de la décence." Hélas les hommes et les femmes n'étaient pas près de s'arrêter dans cette voie.

Ce fut à la faveur de ce besoin d'innovation qui tourmentait tout le monde alors, que la plus ridicule des modes s'introduisit.

La chaussure rompit brusquement avec la tradition qui voulait qu'elle fût faite pour le pied, et prit des proportions follement démesurées ; en un mot, on donna naissance aux *poulaines*, dont l'extravagance, chose inouïe ! se maintint quatre siècles durant.

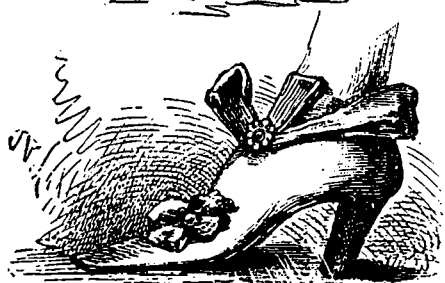
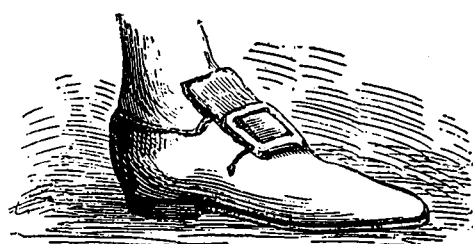
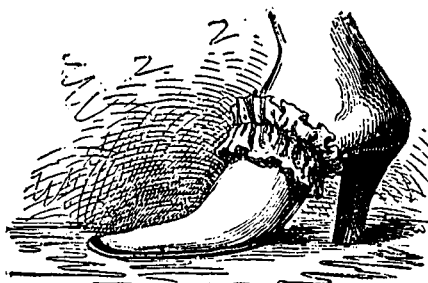
L'historien Villaret prétend que l'existence des souliers à la poulaine est due à Henri, fils de Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, qui, regardé comme le prince le plus accompli de son temps, souffrait de voir ses grâces naturelles défigurées par une excroissance de chair assez longue qu'il avait au bout du pied ; pour dérober la vue de cette difformité, il portait une chaussure dont le bout se terminait en griffe. D'autres auteurs prétendent que l'invention en est due au chevalier Robert le Cornu.

On pense que c'est des souliers à la poulaine, dont la longueur finit par se mesurer au rang de la personne, qu'est venu le proverbe : *Il est sur un grand pied en France.*

Les chaussures à la poulaine une fois adoptées, subirent des transformations successives et incessantes qui les éloignèrent beaucoup de leur première forme. On en découpait le dessus comme des fenêtres d'église et on les couvrait de dessins, souvent bizarres et même immodestes. Ils étaient ornés d'éperons par derrière, et se relevaient par devant en forme de bec d'oiseau. Au bout de ce bec, dont le dedans était rembourré et le dessus orné de griffes, de cornes ou de figures grotesques, on attachait des grelots. Les gens du commun les portaient d'un demi-pied ; les riches bourgeois, d'un pied ; les simples chevaliers, d'un pied et demi ; les seigneurs, de deux pieds. Comme les dimensions de la chaussure étaient réglées selon les différents degrés de distinction, on était très fier d'un interminable soulier. Les personnages les plus graves n'échappaient pas à cette manie. Les femmes elles-mêmes se soumièrent facilement à cette mode aussi disgracieuse qu'inconcevable. Les ecclésiastiques suivirent l'exemple, malgré des défenses réitérées, parmi lesquelles on remarque celle-ci : " Il est interdit à tous de porter des chausses retroussées sur les genoux, à la façon des paillardes, et de se servir de souliers à la poulaine."

L'autorité temporelle ne fut pas plus tolérante envers cette chaussure de Dieu maudite, qu'on jugea avoir été inventée contre les bonnes mœurs. Charles V commença par les interdire aux secrétaires et notaires du roi, et enfin tenta de les abolir définitivement par lettres patentes ; ces lettres patentes, de 1368, défendaient " à toutes personnes, de qualité et condition qu'elle soit, à peine de dix florins d'amende, de porter à l'avenir de ces souliers à la poulaine, cette superfluité étant contre les bonnes mœurs, en dérision de Dieu et de l'Eglise, par vanité mondaine et folle présomption."

Le florin valait dix sous parisis (à peu près trente-quatre francs de notre monnaie), ce qui, décuplé, formait au quatorzième siècle une somme assez ronde. Mais, décisions des conciles, ordonnances du roi, satires des poètes, rien n'y fit, les poulaines se maintinrent. Elles s'allongèrent

CHAUSSURES DU XVIII^e SIÈCLE

même encore et devinrent si gênantes, qu'il fallut en relever les pointes et les attacher au genou avec des chaînes d'or ou d'argent, précaution sans laquelle il eût été impossible de marcher. Aussi, en 1386, à la bataille de Sempach, où fut tué le duc Léopold d'Autriche, les cavaliers ayant mis pied à terre au commencement de l'action, furent forcés, pour jouir de leurs mouvements, de couper les longues pointes de leurs souliers.

Du reste on n'usait pas exclusivement du soulier à la poulaine, et plusieurs autres chaussures lui disputèrent le sceptre de la mode ; sans citer les houseaux et les estivaux, qui n'avaient pas disparu, on fit encore des bottes courtes, des bottes longues et des souliers bouclés qui tous épousaient la forme du pied.

Le quinzième siècle fut, il paraît, l'avènement de la chaussure de cuir, par ce fait qu'elle l'emportait définitivement sur la chaussure de bois. Les sabots n'avaient pas disparu, mais on en portait infiniment moins, la bourgeoisie même les avait tout à fait répudiés...

Mais alors une chaussure encore plus grotesque que les poulaines commençait à leur succéder. On tombait d'un excès de longueur dans un excès de largeur, et ce second défaut ne nuisait pas moins à la marche que le premier. Ces nouveaux souliers étaient de vastes babouches, carrées par le bout. On en porta qui avaient jusqu'à un pied de large.

Sous Henri II, on vit à la cour de France une des bottes du duc de Saxe, si grosse, dit Brantôme, qu'elle ressemblait aux grosses malles ou valises dans lesquelles on renferme un lit de camp.

On fit encore des souliers échancrés sur le cou-de-pied et lacés, d'autres qui étaient lacés, mais sans échancre, et enfin un grand nombre de bottes à talons et une grande variété de patins

qui s'adaptaient aux chaussures, et qu'on appelait *souliers à cric*, à cause du bruit qu'ils faisaient. Il y avait encore les *escarpins*, venus d'Italie, où le mot *scarpa* signifie encore aujourd'hui un soulier.

Maintenant on sait par une quittance d'un cordonnier, qui avait livré diverses fournitures pour M. de Beaujeu et pour son page, qu'on faisait aussi des galoches de liège. Il était défendu, à moins de tenir un certain rang ou d'exercer une profession dite noble, d'être homme de robe par exemple, de porter des galoches à boucles de patin, à cuir noir, à semelle sciée ou à double semelle. C'est là ce qui avait donné lieu au dicton : *Gentilhomme à simple semelle*, qu'on appliquait à celui dont la noblesse était douteuse.

La mode des patins existait toujours au seizième siècle ; ils étaient rangés dans les souliers à cric dont nous venons de parler. Les femmes portaient non-seulement des patins, mais encore des mules à talons déliés. Les souliers échancrés (*fenestrati*) furent défendus aux moines, comme incompatibles avec la modestie qu'exigeait leur état. Les souliers de soie furent également interdits aux clercs, par le concile de Tolède tenu en 1582. Des statuts religieux de 1526 contiennent cette disposition : " Nous défendons qu'on se serve de souliers *lunés* (lunatis), cornus ou trop échancrés." Les souliers *lunés* étaient ainsi appelés parce qu'ils affectaient la forme d'une lune et son croissant. Il paraît qu'une superstition populaire de ce temps se rattachait aux souliers, s'il faut en croire un passage des Contes d'Eutrapel que voici : " Ils jugeaient qu'il s'était fait invisible, pour avoir au matin mis du plantain sous la semelle gauche de ses souliers avec trois grains sel."

La grande consommation de semelles de liège qu'on faisait au seizième siècle dénonce le développement sensible de cet amour du bien-être qui ne s'est pas arrêté depuis. La cordonnerie de cette époque, qui se distingue par une certaine originalité de bon goût, faisait une large part aux fantaisies de chacun.

Mais disons quelques mots du *bobelin*. On appelait ainsi une chaussure fort commune, dont les gens du peuple et même du bas peuple se servaient seuls. Le *bobelin* n'était autre chose qu'une savate.

Sous Henri IV et sous Louis XIII, les bottes, molles et larges, n'allaient pas jusqu'aux genoux, et étaient souvent garnies d'une large bande de toile ou de dentelle. Ce fut encore dans ce siècle que Philippe II, roi d'Espagne, informé que don Juan, dans un différend avec don Carlos, l'avait injurié, lui fit donner des bottines parfumées qui lui coûtèrent la vie.

La chaussure du dix-septième siècle se fait de plus en plus remarquer par sa grâce et son élégance, par la perfection des détails ; elle va jusqu'à l'affecterie.

On portait encore des bottes fortes formant un entonnoir au milieu du mollet, des bottes à pécher, des bottes à chasser, des bottes pour la vil-

CHAUSSURES DU XVII^e SIÈCLE

le, des bottes pour la campagne, des bottes noires et des bottes blanches ; des souliers taillés en pointe et des souliers à bouts carrés ; des souliers à lacet et des souliers à patin ; des souliers garnis d'un talon haut et pointu, ornés de grands nœuds de rubans, de boucles et de rosettes de toutes couleurs ; des souliers à ailes de pavillon et d'autres à ailes de moulin à vent ; des souliers de cuir bronzé, de maroquin ou de satin blanc, comme ceux de Louis XIV. Tout le monde sait que la cour ne portait que des talons rouges. Pour les souliers de femmes, on faisait des talons de bois, quelquefois haut, quelquefois bas ; ces souliers, avec ou sans quartiers, étaient de la plus grande richesse ; on les galonnait, on les couvrait de broderies ; les cordonniers taillaient dans la soie, le velours, le brocart d'argent et le brocart d'or.

On le voit, le temps était loin où les souliers des femmes bourgeoises étaient aussi simples que leurs ajustements ; où elles affectaient de ne se chauffer, de ne se vêtir que de bure ou de gris, ne portant du noir que dans les grandes occasions. C'est de l'ancienne couleur de leur costume qu'est venu le mot *grisette*, qui a si longtemps désigné les filles de la bourgeoisie.

Ce fut en Angleterre, dès l'année 1633, que la mode s'arrêta tout à coup et que les souliers reçurent une forme qui a peu varié depuis ; ce ne fut que quarante ans après qu'on y adapta des boucles

En France, au dix-huitième siècle, les boucles et les souliers se portaient bronzés, quand on avait perdu son père ou sa mère et qu'on voulait se conformer à l'étiquette du deuil. Du vivant de Voltaire, les nules étaient une chaussure très répandue ; celles des femmes se faisaient sans quartiers, à talons bas et larges ; celles des hommes étaient simplement des souliers à talons, tout à fait plats et sans courroies.

Le luxe de la chaussure, tout en déclinant,

était encore poussé fort loin au dernier siècle. Si le peuple et la menue bourgeoisie portaient volontiers des sabots, les gens riches couvraient leurs pantoufles de velours, de moire et de soie. Les dames de qualité ornaient leurs souliers de broderies, de galons d'or, etc.

De la Régence à la chute de la monarchie, la chaussure ne varia plus guère, mais elle éprouva un violent contre-coup de la Révolution. Les culottes et les bas de soie, les escarpins à boucles d'argent, à boucles d'or et à rosettes disparurent à la fois ! La République inaugura la botte moderne, non la grosse botte de cuir brut, mais cette botte gracieuse et souple, toute française, et qui convenait si bien à cette époque de lutte et de fusion.

Sous la République, peu de jeunes élégants osaient porter des souliers fins, qui les eussent fait passer pour aristocrates ; Robespierre, qui n'avait rien à craindre à cet égard, se montra moins prudent. Les escarpins ne reparurent qu'au moment où s'ouvrit le *bal des victimes* sous le Directoire.

L'invasion des modes grecques avait amené le cothurne pour les dames, et l'on finit par alléger si bien tous les vêtements à leur usage, qu'une paire de brodequins destinée à la belle Mme Récamier ne pesait pas une demi-once. On dansa beaucoup sous l'Empire, à la cour et partout, dans les intermèdes des batailles. Napoléon avait réhabilité le bas de soie et la culotte, de même que les escarpins de cuir verni, très découverts sur le cou-de-pied, à semelles plates et minces, avec boucles d'acier ou d'or. L'Empereur s'inquiétait surtout de la manière dont un homme était chaussé.

Comme on l'a pu voir par cette rapide esquisse, les hommes de tous les temps n'ont pas été moins sollicités que les femmes par le désir de se rendre agréables aux yeux. Tout en s'étonnant des modes singulières que les deux sexes ont tour à

tour suivies, il faut se rappeler que plusieurs ont été dans l'origine destinées à dissimuler certains défauts corporels chez de grands personnages, et adoptées ensuite par la race des courtisans, toujours désireuse de plaire au maître.

On doit donc simplement reconnaître, en se résumant, que la mode a toujours joui d'un privilège que n'ont jamais eu les législateurs, celui d'imposer des lois et de n'y être point soumise. On peut prévoir les révolutions politiques et sociales, le démembrement des empires, la pluie et le soleil, les éclipses et les comètes, mais qui pourrait prévoir les modes de l'avenir ?

GEORGES FATH.

QUAND LA BASE EST SOLIDE

Bambochard est armé d'une paire de pieds stupéfiants.

— C'est gênant parfois, disait-il l'autre jour à un de ses amis ; mais cela sert aussi à certains moments... Ainsi figure-toi, mon cher, qu'avant-hier une roue d'omnibus m'a passé sur le pied gauche...

— Et naturellement te l'a écrasé ?

— Au contraire, mon cher, c'est l'omnibus qui a été renversé...

UNE BONNE MOYENNE

A la visite du major :

Deux soldats entrent et roulent timidement leur képi entre leurs mains.

— Qu'avez-vous, sacrebleu ? demande le major au premier.

— Moi, mon major... j'ai la colique.

— Et vous ? demanda-t-il au second.

— Moi, major, c'est tout le contraire.

— Eh bien ! cré nom de nom, arrangez-vous ensemble.

PAS UN ANGE



Alfred.—Ma toute belle, veux-tu être ma femme ? — *Hélène.*—Me laisseras-tu libre de toutes mes actions ? — *Alfred.*—Oui. — *Hélène.*—Maman restera avec nous. — *Alfred.*—Ça sera mon bonheur. — *Hélène.*—Tu n'auras pas de passepartout ? — *Alfred.*—A quoi bon, jamais je ne sortirai. — *Hélène.*—Tu renonces à tes clubs ? — *Alfred.*—De tout mon cœur. — *Hélène.*—Tu seras toujours de retour à 6 heures ? — *Alfred.*—Je le promets. — *Hélène.*—Dans ce cas, tu es trop parfait pour moi. C'est un mortel que je veux ; pas un ange.

SHORT AND SWEET



Adèle.—Comment vous remercier pour le magnifique valentin ?

Willie.—Vous ne le sauriez ; ce n'est pas moi qui l'ai envoyé. Ces vers plats exprimeraient mal l'amour passionné que j'éprouve.....

(Quand l'auteur du valentin est arrivé cinq minutes après, c'était cinq minutes trop tard. Les invitations sont sorties.)

LA POLITESSE DU JOUR



(AU BAL)

—Qu'est-ce que mademoiselle prendra ? De la quinine ou de l'anti-pyrine ?

LA FIANCÉE DU MINEUR

I

Près de Saint-Étienne, la ville noire, bâtie sur la houille, est située le petit village de Bellevue.

Il est surtout habité par les mineurs. Les maisons n'en sont ni larges ni hautes : à peine deux pièces basses et étroites au rez-de-chaussée, surmontées d'un toit.

Mais le village n'en est pas moins gai, ni moins animée, quand le travail va et que le charbon se vend bien.

Il y a quelques années vivaient dans ce petit Eden deux braves ouvriers, Jacques Bonnefou et Joseph Michel, rangés, économes, le cœur sur la main, toujours les premiers au travail, amis des "piocheurs", ennemis des bavards et des fainéants. Jacques avait un fils ; Joseph avait une fille. Jean Bonnefou allait à l'école des frères ; Nanette Michel à celle des sœurs.

Le soir, en retournant au logis, ils se rencontraient à mi-chemin et causaient. Posant à terre leurs paniers pleins de livres, ils s'assayaient au pied du grand chêne dont la tête avait été brisée un jour d'orage. Derrière eux, s'élevait une haie d'églantiers ; en face, la grande route.

Dans ce lieu, la mousse était fraîche ; un sillon noir du milieu du chemin révélait seulement qu'on exploitait tout près de vastes mines de houille.

Passaient quelques mineurs, coiffés de leurs chapeaux de cuir, pieds nus, visage de nègres, une lampe noire et crasseuse à la main : "Tiens, disaient-ils, encore Jean et Nanette ?"

Nanette les suivait du regard, songeuse, tordant les herbes du chemin entre ses doigts, oubliant le récit commencé.

—Et puis ? et puis ? murmurait Jean.

—Je ne sais plus où j'en étais.....

Et elle ajoutait :

—Jean, quand tu seras grand, est-ce que tu iras, comme cela, travailler sous la terre, loin du soleil et du vieux chêne ?

—Dame !... je ferai comme papa... Pourquoi, Nanette, que tu n'aimes pas la mine ?

—Quand on y va, on est tout noir... Et puis, mon père y est mort... Comme maman était déjà morte, ma tante m'a prise chez elle et c'est depuis ce temps-là que j'ai été si souvent battue....

Ils se taisaient, baissant la tête en petits résignés, habitués à être mal dans la vie.

Un soir, Nanette ne vit pas accourir Jean sur la route, avec ses cheveux ébouriffés, sa mine fraîche et réjouie.

Elle l'attendit longtemps, assise sous le chêne, regardant tristement dans son panier un morceau de galette apporté pour lui.

Puis, elle s'éloigna, contemplant d'un air distrait les colonnes de fumées qui s'élevaient lentement des hautes cheminées de mines et le soleil qui se couchait dans un nuage rouge derrière le beau quartier de Saint-Étienne, là où demeurent les riches. Il était tard. Elle serait battue. Du moins, ce soir, elle l'avait mérité.

Elle attendit le lendemain avec impatience : Jean arriva, mais il avait les yeux rouges.

—Tu ne sais pas ? dit-il ; papa est mort, hier, dans la mine....

—Ah ! c'est donc pour cela que tu n'es pas venu au vieux chêne ?

—Mais oui... C'est pour cela... J'ai manqué l'école pour aller voir mon père qu'on venait de porter tout écrasé à l'hospice des mines... Maman poussait des cris affreux !... Le directeur de la Compagnie lui a dit comme cela : "Ma pauvre femme, on ne vous abandonnera pas ; vous aurez votre pension de veuve, vingt sous par jour et cinq sous par enfant, tant qu'ils seront jeunes". Et il a ajouté, en me donnant une petite tape sur la joue : "Puis, ce gargon-là grandira : il descendra dans la mine et il sera votre soutien". Alors, maman a cessé de pleurer. Le long du chemin, elle répétait : "Vingt sous pour moi, cinq sous pour Jean, cinq sous pour Julienne, cinq sous pour Claudine. Cela me fera trente-cinq sous par jour. Mon homme gagnait quatre-vingts sous... mais il en buvait plus de la moitié.

—Et puis, ta maman n'a plus pleuré ?

—Non.

—C'est drôle... quand maman est morte, papa a pleuré bien plus longtemps que cela.

—Est-ce qu'on lui a payé la mort de ta mère ?

—Mais non !....

II

Jean venait d'atteindre douze ans. Sa mère trouva qu'il avait assez d'école et trop d'appétit. Il dévorait pour plus de cinq sous par jour, il était donc juste qu'il travaillât. On décida qu'il descendrait dans la mine et serait un "rouleur", un de ceux qui poussent les "benches" remplies par de plus robustes.

Tout le jour, l'enfant restait sous terre. Pour lui, plus de soleil, de verdure, d'école buissonnière. Mais, le soir, Nanette l'attendait sur la route, avec son "bichon" plein de soupe sur les genoux.

—Tiens, disait-elle, mange avec moi. Tu travailles : tu dois avoir faim. J'ai aussi quelques cerises.

La première fois qu'elle l'avait vu arriver noir et malpropre, elle avait pleuré. Maintenant, elle s'était habituée à l'aimer tout de même ainsi. Et, quand il lui prenait envie de revoir le Jean d'autrefois, elle trempait son mouchoir dans le ruisseau voisin, et sans façon le débarbouillait. Le blanc reparaisait, mais non le rose, qui ne fleurit qu'au grand air : l'anémie est le fléau du mineur.

La haie d'églantiers se couvrait de fruits rouges. Les feuilles tombaient. Puis la bise froide soufflait, amenant la neige avec elle. Revenaient encore mai, les violettes, les pinsons, la gaieté, le renouveau, la sève qui monte, faisant chanter les cœurs et les oiseaux. En toute saison, Jean et Nanette restaient fidèles au vieux chêne.

Un matin, elle tira de son sein une médaille et la suspendit au cou de Jean.

—Promets-moi, dit-elle, en souvenir de moi, de toujours porter cette médaille ?

—Je te le promets....

—Mais toujours... toujours... même quand

tu seras tout à fait homme ! vois-tu, j'ai idée qu'elle te portera bonheur...

La route était solitaire. L'oiseau s'était tu. Seul, le petit ruisseau chantait dans le silence. Sur la route, sur les prés, sur les arbres, des vapeurs bleues. A l'horizon, encore du bleu.

Jean regarda Nanette : celle-ci baissa les yeux.

—Nanette ?

—Jean ?

—Sais-tu à quoi je pense ?

Point de réponse.

—Je pense que ce serait bien malheureux pour moi si je ne t'épousais pas un jour, car avec toi, je sens que je deviendrais bon... A la maison, on dit que je suis colère et méchant... mais, à la maison, quand j'étais petit, on me battait ; maintenant, on me prend tout mon argent... et ma mère répète toujours que je ne dois pas me marier, parce que je suis soutien de famille... Tu le vois, il n'y a que toi qui m'aimes bien : aussi il n'y a qu'avec toi que je puis être bon... Nanette... Nanette... tu ne dis rien... Tu pleures... Est-ce que je t'ai fait de la peine ?

—Oh ! non, Jean...

—Quel âge as-tu ?...

—Quinze ans.

—Et moi dix-huit... Maintenant je suis "piqueur" dans la mine, je gagne quatre francs par jour... Dans quelques années, si ma mère voulait...

—Jean, il ne faut pas la contrarier...

Le temps s'écoulait, embellissant Nanette, faisant grandir Jean, les gardant purs et honnêtes, l'un par l'autre. Quoique dans le pays le vieux chêne s'appelât "l'arbre de Jean et de Nanette", personne ne jasant sur la jeune fille. Chacun la respectait, et les mineurs qui l'avaient vu naître, disaient à la mère de Jean :

—Votre gars a vingt et un ans, il faut lui donner Nanette. C'est une fille bien sage, et si jolie qu'elle réjouit des yeux. Ce sera une bonne ménagère.

—Marier Jean ? Vous ne vous gênez pas ! un soutien de famille, ça ne doit pas se marier !

III

Or, un jour, depuis de longues heures, Nanette l'attendait. Il ne venait point. Jamais il n'avait manqué au rendez-vous du soir que le jour de la mort de son père. Il y avait neuf ans de cela.

Maintenant, il faisait sombre et froid. La route, dans sa robe d'hiver, s'allongeait droite, monotone et nue, sans qu'on en vit le bout, perdu sous la brume. Elle semblait l'image de l'existence vide et désolée qu'aucune affection n'accompagne. Et en regardant cette robe, Nanette pleurait.

La veille, Jean avait pleuré aussi. Sa mère ne voulait point qu'il se mariât. Oh ! jamais jamais, la grande route aride n'avait semblé si triste à la jeune fille ! Pourtant, elle ne pouvait en détacher les yeux. Un point apparut enfin. Elle essuya ses larmes. Le point grossit... puis devint trop gros, hélas ! pour être son ami... Passa la voiture du directeur de la Compagnie des mines où Jean travaillait... D'autres points surgirent successivement... des ingénieurs, des gardes-mines courant effarés... Elle prit peur, questionna.

—Le feu grison ! crièrent-ils à l'enfant, le feu grison là-bas, au puits No 2.

Elle poussa un cri, vit le sol tourner rapidement autour d'elle, voulut parler, demander si c'était bien vrai ce qu'on venait de dire.

Mais le chemin était redevenu désert.

Elle courut jusqu'au bout de la route sans fin et arriva auprès du puits No 2, qu'une foule compacte entourait.

—Jean ! Jean ! appelait-elle.

Mais personne ne lui répondit. Personne ne s'occupait de Jean. Ses cris se perdaient dans les cris de tous.

Pour maintenir l'ordre, des soldats se tenaient à l'entrée du puits, écartant les femmes, les enfants, les inutiles. On venait de remonter un ingénieur qui s'était évanoui en dirigeant les travaux de sauvetage, et un ouvrier mort en volant au secours de ses camarades. D'autres se présentaient pour le remplacer, et la "benne" qui montait chargée de cadavres redescendait remplie d'hommes vivants.

Nanette s'était approché : on l'éloigna.

Alors, se frayant un passage au travers des morts, des blessés, des malheureux cherchant leurs pères, leurs fils, elle pénétra dans la baraque attendant au puits, et où pendait des vêtements de mineurs.

Elle en revêtit unsans qu'on la remarquât.

Puis, retournant vers le puits :

—Je veux descendre...

—Tu es trop petit.

—J'ai mon père là, je veux descendre...

—Eh bien ! descends !

Elle grimpa dans le panier suspendu. Celui-ci glissa avec une vitesse vertigineuse, emportant l'enfant au fond des ténèbres. Puis, il s'arrêta. Elle en sortit, mais elle chancelait, manquait d'air, étouffait.

Elle rencontra quelqu'un.

—Ne va pas au chantier de gauche ; tout ce qui est là meurt.

Mais si, elle irait dans le chantier de gauche, car Jean y travaillait.

—Où est-il ce chantier ?

—Devant toi !

Elle y entra, en haut se heurtant à la pierre, en bas, aux cadavres. Point de lumière. Le gaz éteignait les lampes. Il lui semblait que son cerveau se retournait sous son crâne. La pensée allait en s'obscurcissant. Nanette agissait comme dans un rêve, marchant, marchant toujours... passant la main sur des corps étendus à terre... cherchant quelque chose à leur cou. Enfin, elle sentit la médaille qui lui fit reconnaître Jean.—Bien sûr, les autres hommes ne portaient point de médaille.—Alors, attirant son ami dans ses bras, elle le traîna jusqu'à l'entrée du puits.

Là, on les mit dans la "benne", la cloche avertissant le machiniste s'agita et on les hissa tous deux à la lumière.

Nanette s'était évanouie aux côtés de Jean, et ses cheveux déroulés flottaient sur le visage du jeune homme.

IV

Elle garda le lit longtemps. Enfin, elle en sortit, pâle, amaigrie. Mais c'était le jeudi, jour où l'on peut visiter les blessés à l'hôpital des mines. Nanette voulait voir Jean pour le consoler.

Le feu grison avait atteint ses beaux yeux bleus : il était aveugle.

Lorsqu'elle entra dans la longue salle aux rideaux blancs, aux douleurs muettes, Jean était seul avec sa mère. Celle-ci eut pitié de Nanette, baissa les yeux, fit quelques pas en arrière pour laisser causer les enfants. Alors, se penchant vers l'aveugle, la jeune fille murmura : "C'est moi, Jean... c'est ta femme qui vient te voir... maintenant, rien ne saurait plus nous séparer et je puis te dire combien je t'aime... demande donc à ta mère qu'elle te donne à moi !"

Une rougeur monta au visage décoloré du malade ; des larmes roulèrent de dessous le bandeau qui cachait ses yeux clos à jamais, et comme il n'osait pas accepter le dévouement de Nanette, celle-ci, s'agenouillant devant sa mère :

—Madame, donnez-moi votre fils... je vous promets de le rendre heureux !

—Dame ! ma fille, à ton gré ! Si tu ne crains pas la misère, prends-le ! Il est bien libre de t'épouser, maintenant qu'il ne peut plus être soutien de famille.

B. DE RIVIÈRE.

THEATRE-ROYAL

Le Théâtre Royal a été gratifié, cette semaine, de deux magnifiques représentations qui ont eu du succès toutes les deux. On y a joué "The Red Spider" jusqu'à jeudi. C'est une comédie de bon goût qui a attiré beaucoup de monde tous les soirs.

Depuis jeudi on représente une autre pièce non moins attrayante "Nobody's claim," qui sera jouée jusqu'à samedi soir, y compris la matinée samedi après-midi. Ces matinées sont généralement populaires, parce qu'elles permettent à une foule de personnes qui ne peuvent y aller le soir, d'y aller dans l'après-midi. "Nobody's Claim" est une excellente pièce remplie de mots d'esprit et de situations dramatiques qui tiennent constamment le spectateur sous le charme du drame.

Une excellente compagnie d'artistes de variétés paraîtra au Royal la semaine prochaine. Plus de vingt acteurs de tout genre rivaliseront à qui mieux mieux pour donner un des spectacles les plus intéressants de la saison.

QUAND ON PART SUR UNE LYRE

On cause d'une dame qui, après une existence des plus accidentées, publie romans, poèmes, articles, tout ce qui concerne son état de bas-bleu.

—A force d'ajouter des cordes à son arc, dit une bonne petite amie, elle a fini par en faire une lyre.

CHOSE RARE QUE LA RAISON

Un lycéen à son professeur de logique :

—Monsieur, à quel âge, selon vous, commence le raisonnement ?

—Vers sept ans, mon ami.

—Et la raison ?

—Généralement, jamais !

LAMENTATIONS SUR UN DÉPUTÉ

Il était de ce monde où les plus belles choses

Ont le pire destin

Et rose, il a vécu ce que vivent les roses

L'espace d'un scrutin.

UNE COINCIDENCE

Le premier gouvernement formé par Napoléon Ier Comprenant :

Bigot, ministre des Cults ;

Gordane, Président du Conseil ;

Jambou, Préfet de Mayence ;

Cochon, Préfet des Deux Nêthes.

Mouton, chancelier de la Toison d'Or.

Rechaut, sous-maître d'hôtel.

SANTÉ DÉSOBLANTE

Entre médecins :

—Mon parent que je vous ai envoyé, n'est-il pas un peu malade imaginaire ?

—Parbleu, mon cher ! Il a une santé qui défie tous les remèdes !

COMME VOUS ET MOI

Une de nos élégantes demandait à un vieux matelot, qui revient de Chine, ce qui l'avait le plus frappé dans ce pays.

—Ce qui m'a le plus surpris, répondit-il, c'est qu'ils ont les mêmes habitudes que nous. Ainsi ils se mouchent avec leurs doigts... comme vous et moi !

L'HÉROÏSME

Une dame aimable à un colonel grincheux :
—Colonel, aimez-vous la musique ?
—Madame, je ne la crains pas,

LE COMBLE DE LA POLITESSE

En police correctionnelle :
Le président.—Comment encore vous ?
Le prévenu.—Oh ! monsieur le président, je n'aurais jamais voulu manquer de vous souhaiter la bonne année.

INTERRUPTION FAITE A TEMPS

Le futur.—Vous a-t-on jamais demandé en mariage ? demande l'heureux futur à sa belle.
La fiancée.—Georges Sanslesou est venu bien près de le faire hier soir. Heureusement qu'à ce moment maman est entrée dans le salon. J'en suis bien contente, car je ne crois pas que j'aurais été heureuse avec lui.

COUT DE LA LÉGISLATION EURO-PÉENNE

Le Parlement Français coûte	\$2,440,000	par an.
Le Parlement Espagnol....	445,000	"
Le Parlement Italien....	400,000	"
Le Parlement Autrichien....	360,000	"
Le Parlement Anglais....	255,000	"
Le Parlement Portugais....	150,000	"
Le Parlement Allemand....	100,000	"

REFAITES-LES

A la caserne.
Un volontaire d'un an a coupé de trop près les crins de son cheval.
Passe un adjudant :
—Ah ! ça, est-ce que c'est vous, jeune homme, qui avez coupé les crins de ce cheval-là ?
—Mais oui, mon lieutenant...
—Eh bien, vous ne voyez pas qu'ils sont deux fois trop courts ?... *Refaites-les*, et tout de suite !

SANS FAIRE SEMBLANT DE RIEN

On organise une sauterie après dîner et les jeunes gens s'empresent de démenager les chaises et les fauteuils qui encombrant le salon.
La maîtresse de la maison s'adressant alors à un monsieur bien connu :
—Oh ! cher monsieur, jouez donc votre nouvelle valse à ces dames, pendant qu'on remue les meubles.
L'autre se sauve et court encore.

LE PAVAGE EN BOIS

A propos du pavage en bois coin des rues Craig et St-Laurent :

Le pavé de bois à ce coin
Doit rendre de très grands services ;
D'abord les cochers, au besoin,
Pourront le brûler, sans malices !
Le progrès se voit sans retard :
Les paveurs sont des gens modèles
Si, de ce coin du boulevard,
Ils suppriment les demoiselles.

ÇA FAIT TOUJOURS DE LA PEINE

Près du cimetière de la Côte des Neiges, dans la boutique d'un marbrier pour monuments funéraires, un client cause avec la femme de l'industriel.
—Vous avez perdu un parent, madame ? je vous vois en grand deuil...
—Oui, monsieur, un oncle de mon mari, un excellent homme que nous regrettons beaucoup. *On a beau être de la partie, cela fait toujours de la peine !...*

LES MAUVAIS DESSEINS NE RÉUSSISSENT PAS

On parlait d'un jeune peintre qui a eu de brillants commencements, mais qui se distingue par la négligence de sa facture.
—Il va bien, ce petit, dit un vétéran de la palette.
—Heu !... murmura un autre.
—Il commence gentiment ; il a de bonnes intentions.
—Oui, mais de mauvais desseins.

GALANT POUR UN RÉVOLUTIONNAIRE

On attribue le madrigal suivant à Robespierre, qui fut, du reste, un membre distingué de la Société littéraire des Rosati, d'Arras.

Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le monde et malgré ton miroir,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie.
Sur les pouvoirs de tes appas
Demeure toujours alarmée ;
Tu n'en seras que mieux aimée,
Si tu crains de ne l'être pas !

LE NOUVEAU CALENDRIER DU BRESIL

En chassant leur Empereur, les Brésiliens ont voulu tout changer, même les noms des jours de la semaine et des mois. Aussi pour le dimanche en opposition à l'appellation. *Jour du Seigneur* ils l'ont appelé *Humanidi*, jour de l'homme. Voici les noms des autres jours :

Maridi—le jour du mari.
Patri—le jour du père.
Filidi—le jour du fils.
Fratidi—le jour du frère.
Donidi—le jour de la maison.
Matridi—le jour de la mère.
Ils appellent les douze mois de l'année :
Moïse, Homère, Aristote, Archimède, César, St-Paul, Charlemagne, Dante, Gutemberg, Shakespeare, Descartes et Frédéric le Grand.

UN AUTOMNE BIEN SENTI

A certains points de vue, il vaut mieux que nous ne soyons pas en automne ; mais pour la composition littéraire qui suit, il est malheureux que nous n'y soyons pas. Voici textuellement :

Les frimas arrivent. Chaque jour, hélas ! tout s'assombrit et s'attriste. La pluie, lamentable, fouette et refroidit l'air. Les vents font rage et les pauvres feuilles, racornies, déformées, débuées et lavées, après résistance héroïque, folle, désespérée, tombent.

Elles tombent, les pauvres feuilles racornies, déformées, débuées et lavées, et s'en vont, misérablement roulées, tordues et tourmentées par le vent qui s'amuse, cruel, à les trainer dans toutes les boues, à les déchirer à tous les cailloux, à les broyer à toutes les pierres, à les mettre en pâte pour les rendre à la terre, et aider à l'éternelle refonte de la nature.

Le vent est un grand travailleur.
Et les petits oiseaux, devenus vieux d'un an, disent ce *requiem* :

Adieu, les feuilles tombées ! adieu ! Vous nous reviendrez ! Adieu ! car nous vous pleurons en vous espérant !

Adieu, les feuilles tombées ! Adieu ! vous êtes heureuses ! Adieu ! car voici le temps où vous souffrirez.

Adieu ! cuic ! cuic ! cuic ! les feuilles tombées.

Le soleil pâli, tout pâlit aussi.
Plus de fleurs ni fruits, plus même de feuilles.
Plus que chrysanthèmes et que nœliers pour les doux oiseaux.

Voici venir le grand silence du deuil blanc des prés.
Tout a disparu-

QUELLES ÉPITAPHES

On parle souvent des épitaphes. Il y en a de toutes sortes, de poétiques, d'héroïques, de comiques et de menteuses.

En voici quelques-unes prises au hasard un peu évaporées :

Terre ! ne pèse pas sur elle,
Elle a si peu pesé sur toi !

Sur le tombeau d'une petite enfant :

Sous ce champêtre monument
Repose une fille encor chère.
Elle mourut presque en naissant :
Plaignez sa mère !

Sur une belle jeune femme ravie à la tendresse des siens :

Objet d'éternelles douleurs,
Objet d'éternelles louanges :
Elle vécut comme les anges,
Elle passa comme les fleurs !

Épitaphes comiques :

Ci-gît dessous ce marbre blanc
Le plus avare homme de Rennes,
Qui trépassa le Jour de l'An
De peur de donner des étrennes.

Joseph Z..., décédé à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Le ciel emporte un ange de plus.

Jules-Henri Z..., enlevé à l'âge de deux ans et demi. Sa vie n'a été qu'abnégation et sacrifice.

ÇA PEUT RESTER

—Dieu ! que tu es bête, disait une dame à sa petite fille, devant madame de B...

—Ne dites jamais cela aux enfants, s'écria cette excellente dame. On ne cessait pas de le dire à ma pauvre belle sœur, quand elle était petite... et ça lui est toujours resté !

LE TON FAIT LA CHANSON

Un de nos meilleurs avocats criminalistes défend un client accusé d'avoir déchargé son revolver sur un autre. Il décrit fidèlement la bagarre. "La discussion s'anime et (*baissant la voix*) le prisonnier s'adonne à tirer un coup de pistolet, quand (*avec une voix de stentor et un grand déploiement d'éloquence*) son adversaire lui assène un cruel coup de poing entre les deux yeux.

PAS DE COTON

Mademoiselle Tata se promenait à pied sur la rue Notre-Dame et tout le monde se retournait sur son passage.

La belle solitaire attribuait cette curiosité à sa toilette et à ses charmes.

Il n'en était rien. Tous les yeux étaient fixés sur son chignon, sur lequel un distributeur d'annonces avait piqué cette carte :

"Tout soie—\$5.00."

UNE LEÇON DE DOMINOS

Ceci est dédié aux amateurs du jeu de dominos.

Voici un coup des plus extraordinaires joué dans un des grands cafés de Paris et qui a pu être retrouvé à force de calculs et de patience.

On faisait la partie à quatre, et un des joueurs a fait domino sans que son partenaire et l'un de ses adversaires aient pu posséder un seul dé. Expliquons ce coup prodigieux.

Pierre,—le joueur gagnant, avait en main le double cinq, le six et blanc, le deux et cinq, le blanc et cinq, l'as et blanc, le trois et blanc, et le quatre et blanc.

Paul,—le joueur placé à la gauche de Pierre, avait le six et cinq, le deux et blanc, le double blanc, le cinq et quatre, le cinq et trois, le cinq et as, et le trois et deux.

Jean et *Jacques* avaient les autres dominos.

Pierre pose le double cinq. Jean et Jacques boudent ; la partie se continue et ils boudent toujours, si bien que Pierre fait domino, laissant Paul avec le deux et trois, tandis que Jean et Jacques ont encore leurs sept dés.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S WHITE ROSE, CRÈME LANOLIN, pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N. B. — J'occuperai dans quelques jours le magnifique magasin du No 122 Rue St. Laurent, encoignure de la rue Lagachetière, et il va sans dire que si j'améliore mon installation ce n'est que pour donner toute la perfection possible à un commerce qui exige tant de petits soins, de détails et d'attention. Je n'emploie dans la préparation de toutes mes prescriptions pharmaceutiques et parfums que des matières chimiquement pures, extraites aux moyens des procédés les plus efficaces de la science et sous le contrôle d'analystes experts et sûrs. A tous les raffinements de la parfumerie moderne je veux unir un service de dispensaire absolument complet, efficace et économique, à la portée de toutes les bourses. Comme par le passé, je ferai une spécialité de la vente, aux prix du gros, des drogues et préparations pharmaceutiques aux hôpitaux, convents, collèges et institutions de bienfaisance.

**LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,
Et cent de \$1.00.

LE QUATRIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE
MOIS D'AVRIL PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les
jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 10 Mars
Après-Midi et Soirée.

LA GRANDE COMPAGNIE DE VARIÉTÉS

— DE —

LESTER & WILLIAMS**20---ARTISTES---20**

Chanteurs, Danseurs, Gymnastes : une véritable pleiade
d'étoiles de première grandeur.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-
Jacques.

Semaine suivante.—*Oliver Byren.*

Si vous voulez vous tenir au courant de ce
qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français
de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES**\$1.00 par Année**

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de
quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les
journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Février

16,257 par jour

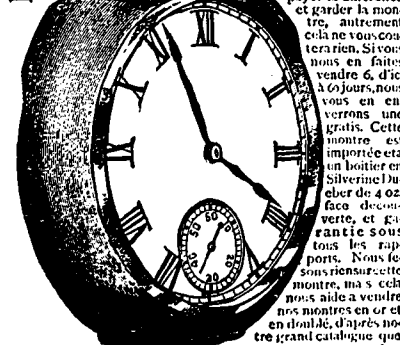
Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

AGENTS DEMANDES PARTOUT

Cette montre se vend d'ordi-
naire \$15.00. Pour 60 jours
nous la vendrons à \$4.98, avec
la chance pour vous d'en avoir
une pour rien. Coupez ceci et
envoyez-nous le avec soc en tim-
bres comme garantie que vous
êtes de bonne foi, pour nos
frais d'express, et nous vous en-
verrons la montre C. O. D. sujet
à examen. Si tout est satisfaisant et tel que repré-
senté, vous pouvez
payer la différence
et garder la mon-
tre, autrement
cela ne vous con-
cernera rien. Si vous
nous en faites
vendre 6, d'ici
60 jours, nous
vous en en-
verrons une
gratis. Cette
montre est
importée d'un
hôtelier en
Silvermetal
d'un diamètre de 4 oz.
face décou-
verte, et es-
corte sous
tous les rap-
ports. Nous le-
souhaitons cette
montre, mais cela
nous aide à vendre
nos montres en or et
en doublé, d'après no-
tre grand catalogue que
nous envoyons gratis. En-
voyez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra
peut-être plus. Adressez à **A. C. ROEBUCK & CO.,**
57 & 59 Adelaide St. East, Toronto, Canada. Nous
recommandons cette montre à tous ceux qui liront cette annon-
ce. En ordonnant, mentionnez ce journal.



Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra
envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut pas être
envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de
l'ordre est envoyé de suite nous envoyons gratis une jolie
chaîne en or double

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,
TORPEUR DU FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ÉTOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonc-
tionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme
étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre
les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent
pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en
étant un puissant purgatif, pouvant être administré
dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de
ces substances délétères qui pourraient les rendre préju-
diciales à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES
de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait
concentré de la noix longue et combiné avec d'autres
principes végétaux, de manière à les placer au premier
rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à pré-
sent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de a
noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en
CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais
le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec
des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite
en quantité perdait toute sa force et devenait inutile.
La science a depuis découvert un extrait de cette noix,
qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de
Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

Poêles, Fournaises et Ustensiles de Cuisi-
ne en Fer en Général.

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparage de
Poêles promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244 RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute
espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,
PAMPHLETS, AFFICHES,
CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,
PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,
PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,
ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES
ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.
Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions
peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE
& CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York